

## CHAPITRE 5

### LES ASSEMBLAGES LITHIQUES D'ORGNAC 3 PALEOLITHIQUE INFERIEUR ET PALEOLITHIQUE MOYEN COMPORTEMENTS TECHNIQUES DIFFERENTIELS

#### I. COMPARAISON DES ASSEMBLAGES LITHIQUES DES ENSEMBLES 8-4a ET 3-1

##### A) La collecte des matières premières

L'essentiel des matériaux utilisés par les hommes, en particulier le silex qui est le plus abondant dans les assemblages, ont été récoltés dans un périmètre restreint, de moins de 5 km, autour du site (plaquettes de silex, galets de silex ou de roches diverses). Seuls quelques galets proviendraient d'une quinzaine de kilomètres, prélevés sur des plages de la vallée du Rhône. Le comportement face à la matière première ne se modifie pas tout au long de la séquence, sans doute parce que la cavité est proche de nombreux gîtes à silex. L'approvisionnement reste semblable. Le choix de l'habitat n'est pas aléatoire. La qualité variable du silex ne paraît pas avoir été un problème et les plaquettes de silex de bonne qualité ont été en priorité collectées, surtout dans les niveaux supérieurs.

Dès le ramassage, les matériaux sont destinés à une chaîne opératoire : plaquettes, galets épais pour le débitage, plaquettes fines et galets plats pour le façonnage. Les matériaux ont été rapportés dans le gisement sous forme de blocs bruts (fragments de plaquettes ou galets) ou de grands éclats de silex de plaquette. Ces derniers sont débités sommairement sur de gros fragments de silex vraisemblablement sur les gîtes mêmes. Ils ont servi en particulier pour le façonnage et peut-être accessoirement pour le débitage.

Les activités de débitage et de façonnage se sont probablement déroulées pour la majeure partie dans le gisement. Des produits corticaux, des nucléus, des débris et des milliers de micro-éclats témoignent de la présence de la totalité des phases des chaînes opératoires et ceci dans tous les niveaux. Seuls les éclats de grande dimension témoignent qu'une première étape de la chaîne opératoire du débitage a eu lieu dans certains cas hors du site. Aucun produit n'est, dans l'état actuel des connaissances, apporté déjà retouché. L'abondance du silex en plaquette ne signifie pas pour autant l'absence de circulation de pièces entre des sites qui pourraient être localisés dans un périmètre restreint, liés aux gîtes à silex. Il ne serait pas nécessaire aux Hommes de transporter leur équipement que l'on sait retrouver plus loin facilement.

Les plaquettes et les galets-rognons ont connu des schémas d'exploitation presque identiques, relativement indifférents à la morphologie du support et à la qualité nettement supérieure du silex en galet. A aucun moment, les assemblages ne montrent une situation de pénurie ou une gestion d'intensité différente des matériaux (à l'inverse d'autres sites comme le site J de Maastricht-Belvédère; Roebroeks *et al.*, 1997).

Les activités de production et de consommation sont pratiquées conjointement dans le site. Les milliers d'éclats de retouche recueillis dans chaque couche le prouvent. La matière première

locale est consommée sur place, même si il peut y avoir eu une exportation d'éclats en particulier Levallois. Le taux de consommation (20% d'outils) à la base de la séquence peut s'expliquer par une activité de subsistance très développée due à l'abondance de la matière première toute proche, cette abondance justifiant par ailleurs la venue répétée des hommes au même endroit. Les données fauniques indiqueraient toutefois qu'il s'agit plus d'habitats de moyenne durée avec une activité intense de débitage et une activité de subsistance annexe liée au stationnement dans ces lieux. Le niveau 1 serait par contre plus la réunion de plusieurs ateliers de taille ou des habitats dans un contexte de production développée en plein air, en bordure d'un petit talus calcaire (lapiaz) (Moncel, sous presse).

Les galets, transformés en outils, transportés sur plusieurs kilomètres à partir des plages de galets des cours d'eau avoisinants, et les bifaces, façonnés sans doute pour la plupart sur place, tendraient à aller vers l'hypothèse de haltes relativement peu brèves.

## **B) Les systèmes de débitage**

Le débitage est l'activité essentielle des occupants du site et ceci dans tous les niveaux de la séquence. Le façonnage reste secondaire et sa place se réduit fortement dans les niveaux supérieurs (fig.133 et 134).

### **1) Les schémas d'exploitation et leur place**

L' étude des assemblages, et en particulier des nucléus, et la comparaison des données techniques dans les différents niveaux met en évidence quatre phases dans la séquence. Chacune de ces phases, réunissant au moins deux niveaux, est caractérisée par l'emploi de schémas d'exploitation, souvent identiques mais dont la fréquence varie. Les éclats ne révèlent pas l'existence d'autres modes opératoires et les nucléus ont été considérés comme de bons indices des pratiques de débitage (fig.134 et 135).

- *niveau (8)-7-6* : 5 schémas opératoires
  - \* nucléus centripète (le plus fréquent) (gestion de surfaces planes ou de surfaces pyramidales)
  - \* nucléus type prismatique
  - \* nucléus globuleux
  - \* deux schémas qui sont peut-être des variantes des autres systèmes ou l'association de deux d'entre eux sur le même bloc : nucléus "mixte" et nucléus "plan"
  
- *niveau 5b-5a* : 6 schémas opératoires (mêmes types), apparition de l'emploi du débitage de concept Levallois (moins de 10% des nucléus)
  
- *niveau 4b-4a* : 6 schémas opératoires (mêmes types), 40% de nucléus Levallois et 30% de nucléus centripètes
  
- *niveau 3-2-1* : 85 à 90% de nucléus Levallois; nucléus centripètes, prismatiques et globuleux très rares (6 schémas opératoires pratiqués dont un est nettement dominant)

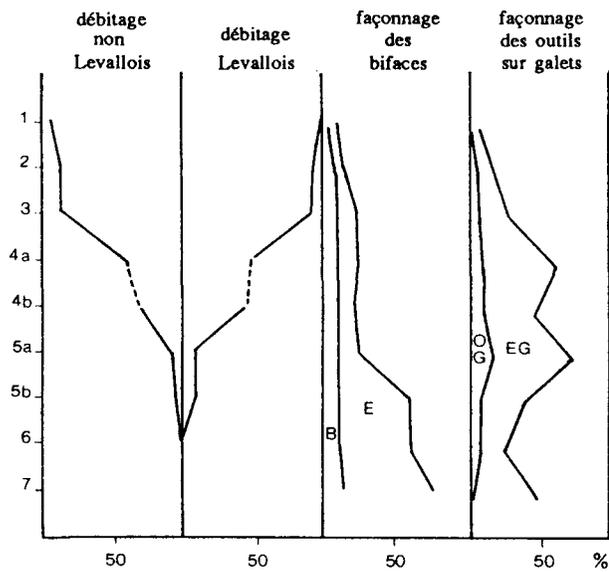


Fig. 133 : Estimation de la fréquence des quatre chaînes opératoires reconnues dans les assemblages, au cours du temps, débitage et façonnage (B : bifaces, E : éclats de biface, OG : outils sur galet, EG : éclats de galet). Une activité de débitage prédominante dans les niveaux 3 à 1.

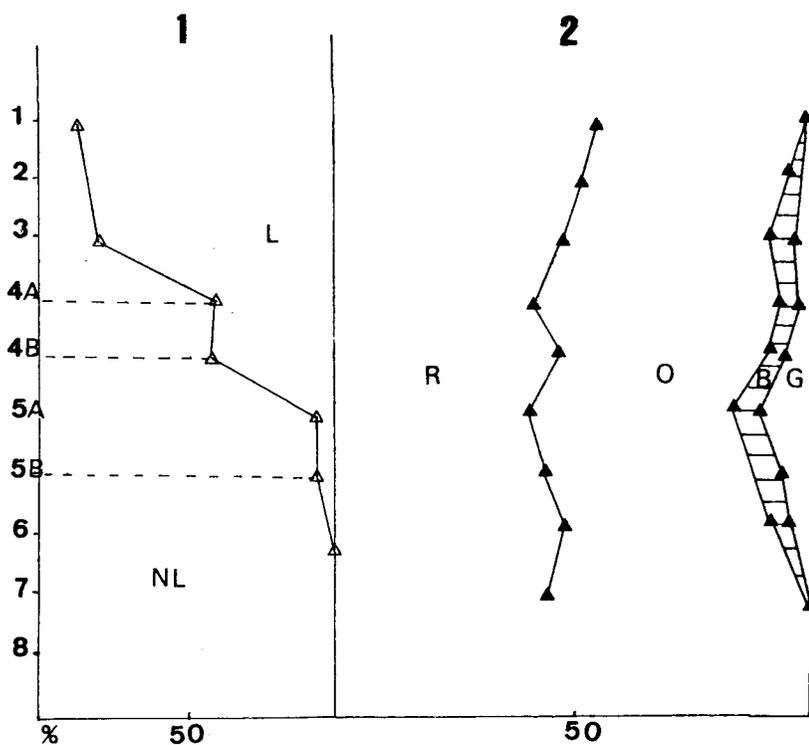


Fig. 134 : Diagramme comparé pour la séquence entre la part du débitage de concept Levallois, la place des outils sur éclat (dont les racloirs), des bifaces et des outils façonnés sur galet (1 : L, débitage Levallois; NL, autres types de débitage; 2 : outillage, R : racloirs, O : outils sur éclat, B : bifaces, G : outils sur galet).

Les types de schémas opératoires de débitage identifiés dans les niveaux profonds subsistent dans les niveaux supérieurs avec peu de réelles modifications dans le déroulement de leur gestion, mais leurs fréquences se modifient considérablement. La pratique du débitage Levallois, apparue ponctuellement dans les niveaux 5b et 5a, atteint 90-95% de la production dans les niveaux 3 à 1. Les observations indiquent que la plus grande modification des pratiques techniques se situe entre le niveau 4a et le niveau 3. Le niveau 4a est caractérisé par une industrie à faciès non ou peu Levallois avec une diversité de modes de débitage employés conjointement. Le niveau 3 présente une industrie à faciès Levallois très net où prédomine ce concept de débitage. Les variations quantitatives entre les niveaux paraissent beaucoup plus pertinentes que des variations qualitatives qui existent certes entre les niveaux mais demeurent mineures. Elles s'expliqueraient par un changement qui s'est opéré dans les choix des méthodes pratiquées, qui conduisent à une production dont les formes et les dimensions paraissent plus préméditées dans les niveaux supérieurs que dans les niveaux profonds.

	nucléus prismatiques	nucléus centripètes	nucléus globuleux	autres (dont Levallois)	total nucléus
1	20	28	3	1	592
2	7	11	7	3	139
3	1	1	2	5	68
4a	5	9	-	2	24
4b	2	11	2	2	28
5a	5	21	2	3	34
5b	6	28	1	3	42
6	2	17	1	5	25
7	1	7	-	-	8
8	-	-	1	-	1

Tabl. 95 : Le nombre de nucléus prismatiques, centripètes et globuleux

L'exploitation de nucléus avec deux faces opposées, sécantes en une arête périphérique, une de débitage et l'autre un plan de frappe, caractérise la majorité des systèmes techniques utilisés (tabl.95). Une hiérarchisation des deux surfaces du nucléus est visible dès les niveaux profonds ("conception Levallois"). cette convergence des comportements techniques est peut-être à relier à la forme prismatique de la plaquette.

Les nucléus centripètes et les nucléus Levallois sont à eux deux les pièces les plus fréquentes dans tous les niveaux mais leur part relative se modifie au cours du temps et les nucléus centripètes recouvrent des réalités très diverses. La multiplication des nucléus Levallois se substituerait dans l'absolu aux nucléus centripètes qui sont de moins en moins nombreux, surtout dans les niveaux 3, 2 et 1. Les nucléus globuleux disparaissent presque dans les deux niveaux supérieurs. Les nucléus prismatiques concourent par contre la même place en proportion tout au long de la séquence.

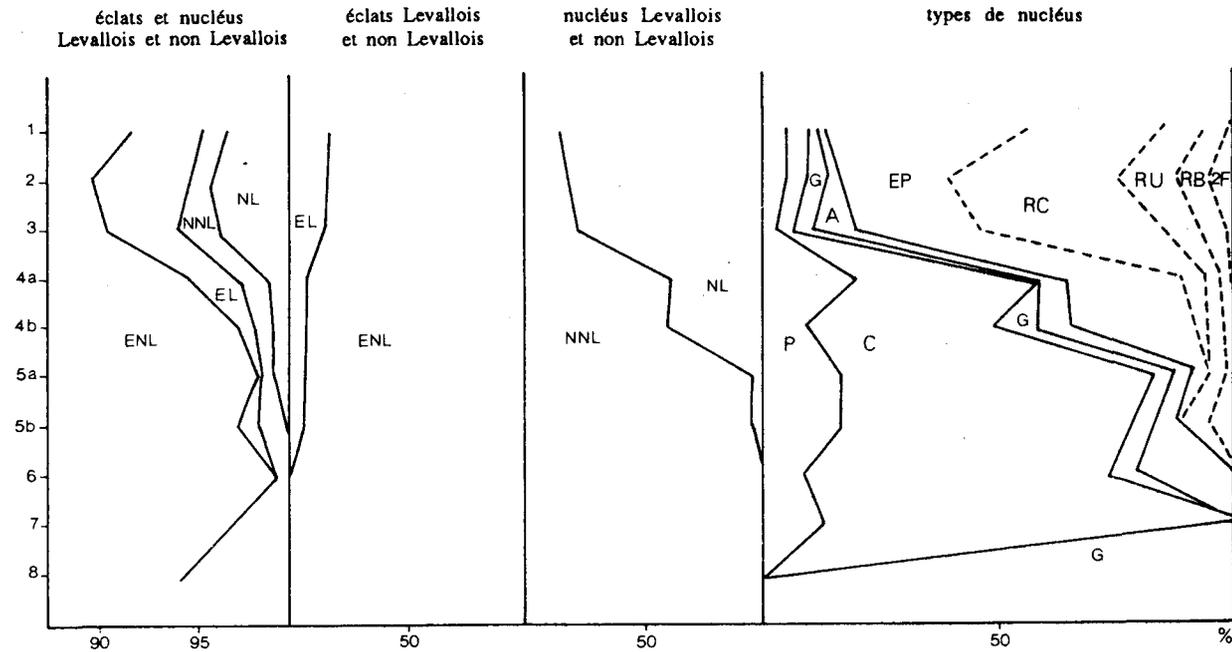


Fig. 135 : Types de nucléus et éclats. Mise en évidence de la place des différentes méthodes de débitage employées. Faciès Levallois dans les niveaux supérieurs. Substitution entre un complexe non Levallois et des assemblages Levallois (3 groupements de niveaux) (ENL : éclats non Levallois, EL : éclats Levallois, NNL : nucléus de méthodes diverses, NL : nucléus Levallois, P : nucléus prismatiques, C : nucléus centripètes, G : nucléus globuleux, A : autres nucléus, EP : nucléus Levallois à éclat unique. RC : récurrents centripètes, RU : récurrents unipolaires, RB : récurrents bipolaires. 2F : deux faces).

Des niveaux 7 à 4a, l'analyse des nucléus centripètes a montré la diversité de leur gestion (débitage selon un plan préférentiel ou en volume par le recoupement de l'intersection entre les deux faces) qui s'accompagne d'une exploitation semble-t-il plus poussée dans les niveaux 4b et 4a. Dans les niveaux supérieurs, le débitage Levallois permet une productivité encore supérieure ainsi qu'une prédétermination plus marquée des produits en formes et tailles. Le débitage sur des nucléus centripètes ne serait plus employé car inutile dans un contexte de concept Levallois généralisé.

La variété des méthodes opératoires des nucléus centripètes dans les niveaux profonds, comme celle du mode de débitage Levallois, s'expliquerait par leur place prédominante, en tant que chaîne opératoire qui assure l'essentiel de la production des produits.

Cependant d'autres systèmes de débitage sont pratiqués secondairement dans tous les niveaux, assurant peut-être l'extraction de produits particuliers. Les nucléus prismatiques sont de moins en moins décortiqués tout au long de la séquence et ils peuvent permettre de produire rapidement quelques éclats corticaux et épais.

La plupart des nucléus sont sur du silex en plaquette. Les quelques galets et rognons débités ne montrent pas une approche vraiment différente. La morphologie du bloc d'origine est donc sans réelle influence. Seules les étapes du décortilage seraient fonction de la forme globuleuse et la petite dimension des galets a conduit à des exploitations plus souvent de type centripète ou prismatique (faible mise en forme, décortilage et débitage confondus).

## 2) Description des principaux systèmes de débitage

### - Schémas opératoires sur nucléus de type centripète

Les enlèvements sont disposés centripètes sur deux surfaces de débitage ou une surface de débitage est opposée au plan de frappe. Dans de rares cas, les enlèvements sont entrecroisés ou unidirectionnels semi-convergents.

Le décortilage de la ou les faces d'exploitation est plus ou moins poussé, favorisant l'extraction de produits variés en taille, épaisseurs et formes. L'inclinaison dans l'angle de frappe conduit à des exploitations courtes sur un plan préférentiel (nucléus convexes ou très plans) ou plus intenses "en volume" avec un recoupement du plan d'intersection entre les deux surfaces sécantes (nucléus pyramidaux, "discoïdes"?). Un entretien du volume du nucléus ne concerne que les quelques nucléus pyramidaux. Selon les critères considérés, une relative prédétermination paraît guider le débitage de quelques nucléus avec un contrôle modeste de la morphologie des éclats. Ce système de production est indépendant du schéma opératoire Levallois, même si quelques nucléus Levallois ont pu être débités en phase finale selon une exploitation centripète dans les niveaux supérieurs. La façon de gérer la plaquette très sommairement pour obtenir quelques éclats corticaux épais pourrait donner l'image d'un gâchis en raison d'un silex abondant à proximité. Il n'en n'est rien. L'exploitation est conduite en fonction de raisons fonctionnelles et techniques, non opportunistes.

### - Schéma opératoire des nucléus Levallois (débitage sur un plan préférentiel)

Le petit nombre de pièces dans les niveaux 5b à 4a rend difficile toute interprétation de la manière dont se déroule ce mode opératoire dans les niveaux profonds. Les surfaces de nucléus montrent toutefois l'usage fréquent des méthodes unipolaires et bipolaires alors que les produits portent des négatifs centripètes. La méthode récurrente centripète est donc pratiquée.

La récurrence caractérise la gestion des surfaces Levallois des niveaux 5b à 4a et la fréquence des méthodes uni et bidirectionnelles indiquent peut-être un débitage plus spécialisé et orienté vers la production de supports plutôt laminaires, complémentaire aux autres systèmes de

production. La convexité de la face d'éclatement d'éclat est utilisée.

Dans les niveaux 3 à 1, la méthode récurrente centripète est la plus utilisée mais conjointement à d'autres méthodes sur une même surface de nucléus, permettant de produire une gamme variée d'éclats jusqu'à épuisement. L'épaisseur des plaquettes justifie peut-être ce comportement, observé par ailleurs dans d'autres sites (Italie; Guislain, 1998). Les plans de frappe sont prévus dès la mise en forme pour une histoire longue du nucléus, et ne sont donc pas toujours totalement indispensables si une seule méthode était employée (plans de frappe périphériques sur une surface unipolaire ou bipolaire). Les faces d'éclatement d'éclat sont de plus en plus exploitées, selon les mêmes méthodes, par une seule série d'enlèvement. Les éclats sont récupérés dans toutes les étapes des chaînes opératoires du débitage.

*- Schéma opératoire sur nucléus de type prismatique*

Les enlèvements sont unipolaires, bipolaires ou entrecroisés sur un ou plusieurs plans de débitage qui correspondent souvent aux surfaces, corticales ou non, du fragment de plaquette. L'aménagement est sommaire. Les nucléus prismatiques et globuleux pourraient appartenir à une même famille de débitage.

Dans les trois niveaux supérieurs, la chaîne opératoire Levallois emploie comme support des fragments de plaquettes. Des éclats de débitage Levallois ou issus d'autres systèmes de production sont récupérés comme support de débitage pour près de la moitié des nucléus présents (module de débitage adéquat et économie de mise en forme) (tabl.96 et fig.136).

	face d'éclatement	plaquette ou galet
1	377 (48,8%)	368
2	54 (43,5%)	70
3	13 (20,3%)	51
4a	4 (50%)	4
4b	4 (36,4%)	7
5a	2 (66,6%)	1
5b	-	4

Tabl. 96 : Le support des nucléus Levallois, la place de l'utilisation des éclats pour le débitage

Plusieurs méthodes se succèdent sur une même pièce ou sur des pièces distinctes, la plus fréquente étant cependant la méthode récurrente centripète (tabl.97 et fig.137). Une modification de l'agencement des enlèvements permet d'exploiter au maximum la surface du nucléus avec un minimum de réaménagement (éclat préférentiel opportuniste, méthode unipolaire ou bipolaire en phase terminale). Sur la face d'éclatement des éclats, les mêmes méthodes sont utilisées quand la surface le permet et sur des nucléus différents. Une seule série d'éclats est produite. La dimension des nucléus est variée et cette diversité est sans doute voulue pour répondre à la demande de produits diversifiés dont les formes ne se modifient pas tout au long de la séquence. Les plus petits nucléus ne sont pas que la réduction de plus grands par l'exploitation, preuve en est des éclats-supports de taille différente. Une dimension minimum systématique est visible sur les nucléus Levallois, reflétant sans doute une taille d'éclats recherchée. Un réaménagement du nucléus le réduirait trop. Pourtant de très petits éclats sont manifestement voulus mais produits en phase finale sur les nucléus sur fragments de plaquette et en une seule série sur ceux sur éclats (preuve de non pénurie de matière première ?).

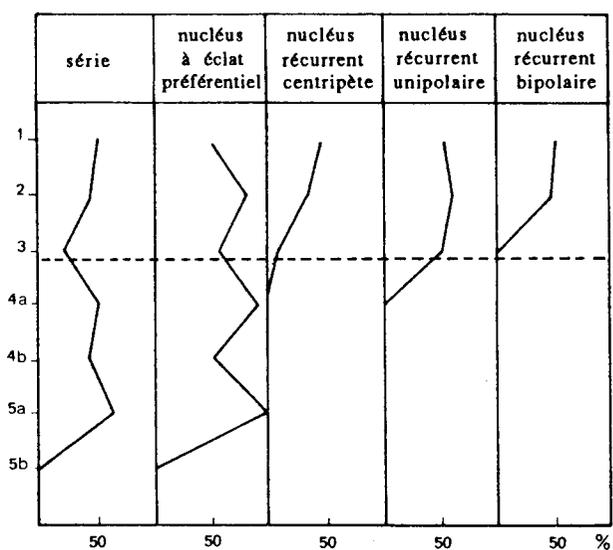


Fig. 136 : Fréquence dans le temps de l'emploi d'éclats comme type de support pour le débitage Levallois.

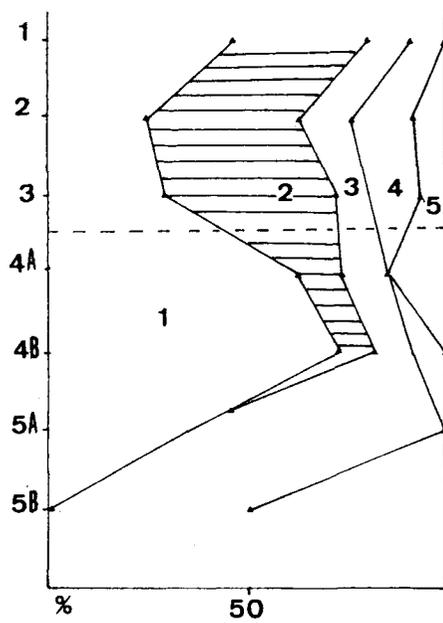


Fig. 137 : Fréquence des différentes méthodes Levallois observées sur les nucléus abandonnés, tout au long de la séquence (1 : éclat unique, 2 : récurrent centripète, 3 : unipolaire, 4 : bipolaire, 5 : 2 faces).

	1	2	3	4a	4b	5a	5b
enl.unique	242	29	17	5	8	1	-
	44,8%	25%	29,3%	62,5%	72,7%	33,4%	
rec.centrip	175	44	24	1	1	-	-
	32,4%	37,9%	41,4%	12,5%	9,1%		
rec.unipol.	69	15	6	1	1	2	2
	12,8%	12,9%	10,3%	12,5%	9,1%	66,6%	50%
rec.bipol.	50	18	7	-	1	-	2
	9,2%	15,5%	12,1%	9,1%	50%		
deux faces	4	10	4	1	-	-	-
	0,7%	8,6%	6,9%	12,5%			
total	540	96	58	8	11	3	4

Tabl. 97 : Les méthodes de débitage Levallois observées sur les surfaces de débitage des nucléus Levallois abandonnés

### 3) Les objectifs de l'exploitation : les produits de débitage

Dans les niveaux 7 à 4a, l'essentiel des produits ordinaires sont des éclats et sont issus de plusieurs systèmes de débitage. Dans les niveaux 3 à 1, la majorité des éclats provient de la chaîne opératoire Levallois mais quelques éclats sont encore obtenus par d'autres conceptions de débitage. Les éclats Levallois, prédéterminés, sont cependant peu nombreux (moins de 15%) malgré le caractère nettement Levallois des assemblages de ces trois niveaux (tabl.98). Les éclats débordants et les lames sont rares et ne sont pas à considérer comme des objectifs principaux du débitage. Les dimensions moyennes des produits sont comprises entre 40 et 50 mm, variables selon les niveaux. dans les niveaux 3 à 1, les éclats de très petites tailles (<15 mm) occupent une place très importante.

Les modes de débitage sont indépendants des types de blocs récoltés, plaquettes ou galets-rognons et les éclats sont identiques.

	1	2	3	4a	4b	5a	5b
nombre	1676	434	151	64	37	14	54
fréquence/ éclats	13,3	11,6	8,6	7,9	2,3	0,3	2,8

Tabl. 98 : Nombre et fréquence des éclats Levallois

Tout au long de la séquence, on constate une diminution de la taille moyenne des éclats produits et une multiplication des éclats décortiqués alors que la fréquence des schémas employés se modifie (débitage plus poussé du cœur du nucléus, supports plus petits) (fig.138). Le nombre plus élevé d'éclats décortiqués pourrait indiquer une exploitation plus intense des nucléus mais aussi représenter les éléments de l'activité de mise en forme de la surface des nucléus Levallois, sans compter les réaménagements.

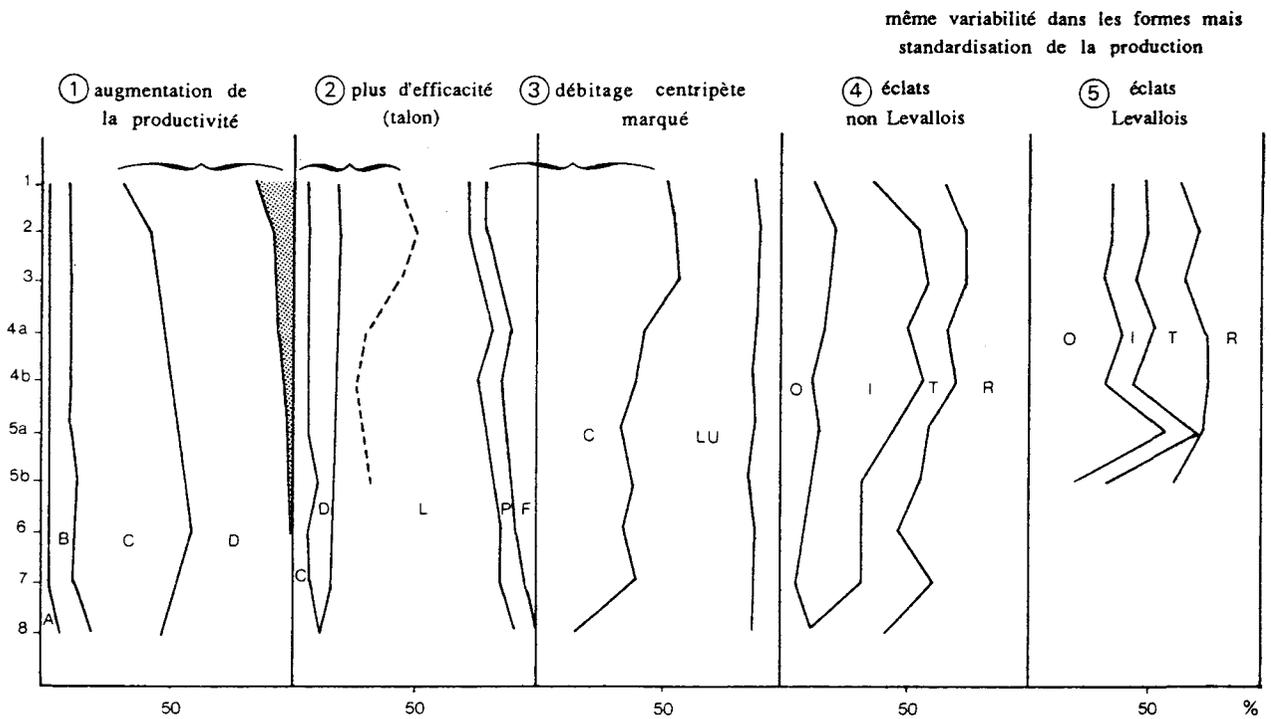


Fig. 138 : Caractéristiques des produits de débitage. Mise en évidence dans les trois niveaux supérieurs d'un mode de débitage productif et standardisé (A : entames, B : éclats très corticaux, C : peu corticaux, D : sans cortex, C : talon cortical, D : dièdre, L : lisse, P : punctiforme, F : facetté (tiretés : talons facettés pour les éclats levallois), C : organisation centripète des enlèvements, LU : unipolaire, O : morphologie des éclats ovalaire, I : irrégulière, T : triangulaire, R : rectangulaire).

Le choix de différents systèmes de débitage entre les niveaux ne conduit pas à un réel changement dans la production, du moins en forme. Des schémas opératoire variés peuvent conduire à des résultats apparemment identiques (production Levallois et "discoïde" identique; Lenoir et Turq, 1995; Moncel, 1997). La répétition des gestes et le contrôle de l'efficacité de la production semblent plus pertinent pour constater des comportements qui se transforment dans le temps que le résultat lui-même (fig.139 et 140).

	1	2	3	4a	4b	5a	5b
talon cortex	6	3	3	3	-	-	3
talon dièdre	81	50	10	6	4	1	5
talon facetté	245	190	63	19	5	3	15
	50,4%	57,4%	51,2%	32,7%	26,3%	30%	33,3%
talon lisse	145	82	41	28	8	6	22
	29,8%	24,7%	33,3%	48,3%	42,1%	60%	48,8%
talon punct.	9	6	6	35	2	-	-

Tabl. 99 : Les types de talon des éclats Levallois : la multiplication du facettage au cours du temps

Jusque dans le niveau 4a, les produits de débitage sont issus de cinq à six systèmes de production, eux-même diversifiés. La production est, selon le schéma opératoire, variée ou plus "standardisée". Cependant, seuls certains modes de débitage (centripète, Levallois) permettent un plus ou moins grand contrôle dans le détachement de l'éclat. Les autres modes de production fournissent des supports dont la forme et la dimension sont plus aléatoires, dont peut-être moins facilement utilisables bruts dans le cas d'un usage spécifique.

A partir du niveau 3, les méthodes du système de débitage Levallois produisent des pièces, volontairement plus ou moins standardisées selon les méthodes, tâche auparavant remplie dans une moindre mesure par les schémas opératoires appliqués sur les nucléus centripètes, les plus nombreux. La multiplication du facettage tout au long de la séquence est sans doute la marque d'un soin affiché dans la préparation des plans de frappe (tabl.99).

#### 4) La percussion

La percussion dure caractérise tous les niveaux. Les galets, portant des cupules de percussion, sont présents dans tous les assemblages, mais en nombre inégal (tabl.100). Leur taille moyenne et leur poids sont plus faibles dans les occupations du sommet de la séquence. Les morphologies sont elles aussi davantage ovalaires que quadrangulaires dans les niveaux 3 à 1. Les piquetages sont alors localisés sur les extrémités arrondies et sur une seule zone (points d'impact très localisés).

Un lien de cause à effet entre cette sélection de galets petits et ovalaires et l'usage répété du mode de débitage Levallois est peut-être à envisager pour les couches supérieures.

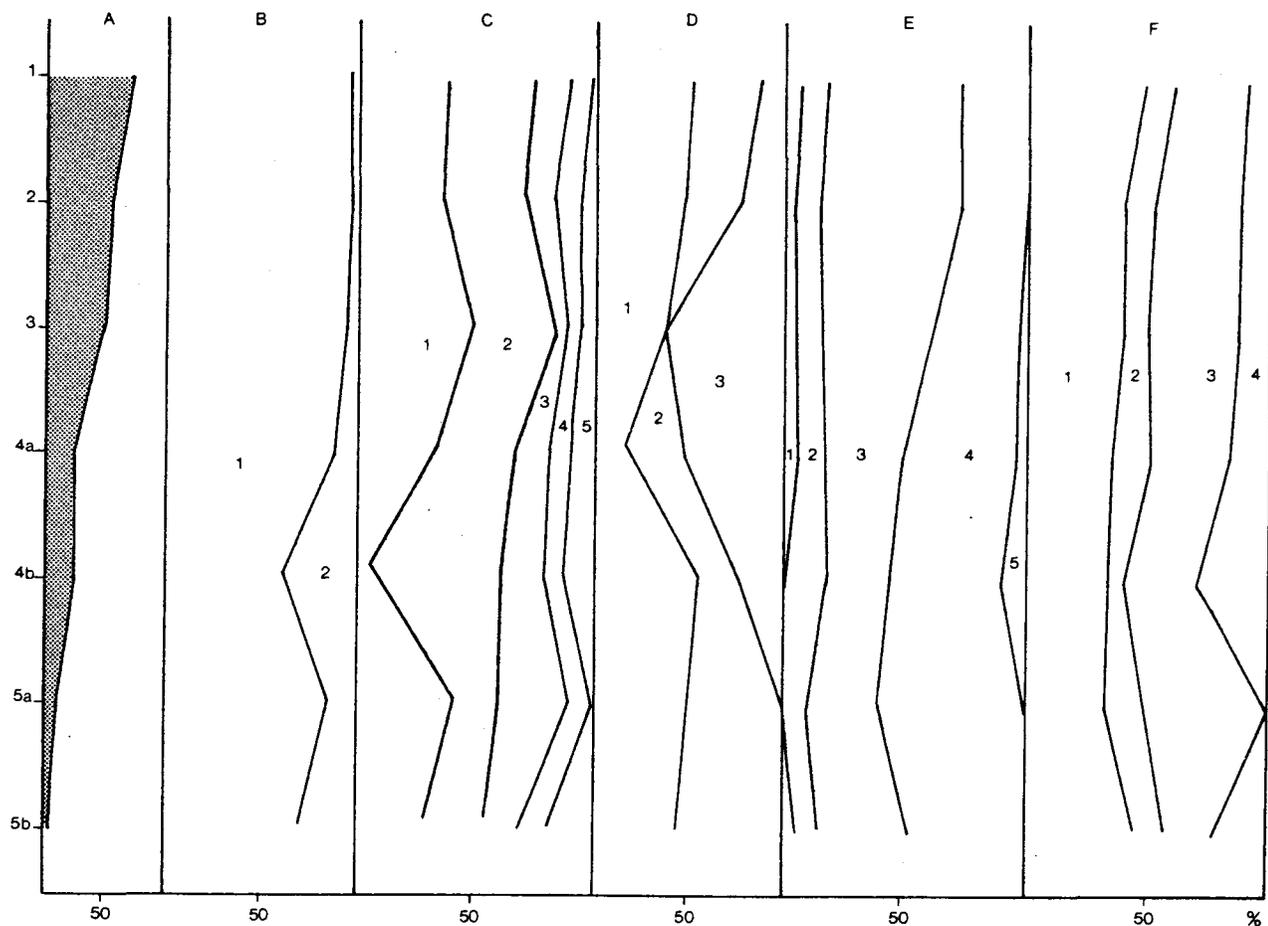


Fig. 139 : Caractéristiques des éclats Levallois au cours du temps.

A : hachures : fréquence des éclats Levallois dans les séries

B : 1, éclats, 2, éclats débordants

C : organisation des enlèvements sur les éclats non débordants (1, centripète, 2, 3, 1 négatif prédéterminé antérieur avec ou non réparation des convexités, 4, plusieurs négatifs prédéterminés, 5 : uni-bipolaire)

D : organisation des enlèvements sur les éclats débordants (1, centripète, 2, négatifs prédéterminés, 3, autres)

E : talon (1, cortical, 2, dièdre, 3, facetté, 4, lisse, 5, punctiforme)

F : morphologies des éclats (1, carré-rectangulaire, 2, irrégulier, 3, ovulaire, 4, triangulaire).

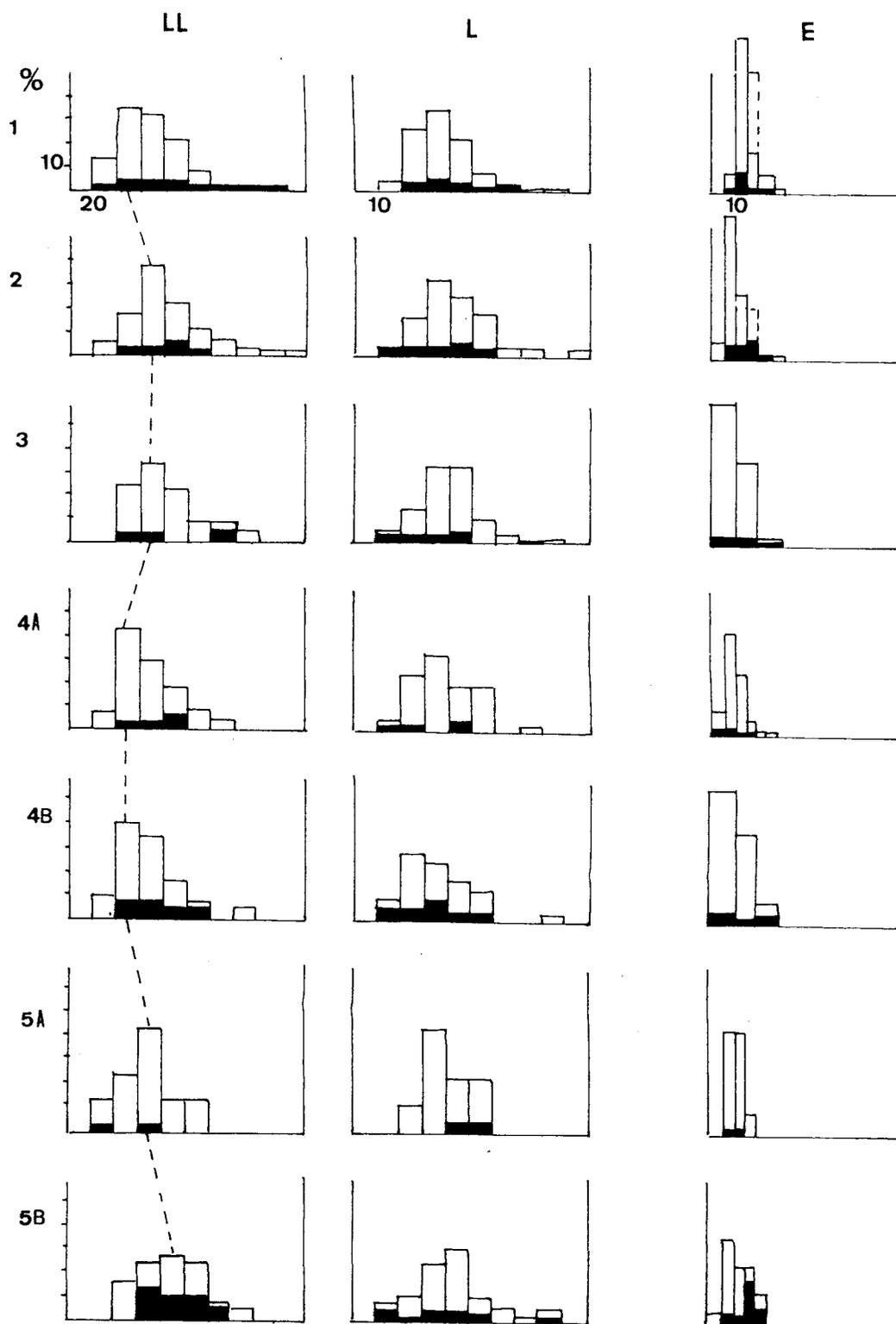


Fig. 140 : Dimensions comparées des éclats Levallois dans le temps (éclats débordants en noir).

	galets entiers	galets fracturés	galets enl.isolés	total
1	2	2	2	6
2	12	10	4	26
3	2	2	4	8
4a	7	2	1	10
4b	6	2	2	10
5a	12	1	-	13
5b	15	3	5	23
6	9	5	6	20
7	-	1	-	1

(les fantômes de galets n'ont pas été pris en compte)

Tabl. 100 : Le nombre de galets entiers, fracturés et à enlèvements isolés

### C) Les systèmes de façonnage

#### 1) La part des systèmes de façonnage

Les bifaces sont en nombre très variable selon les niveaux mais à partir du niveau 2 et dans le niveau 1, leur fréquence devient inférieure à 1%. Les niveaux supérieurs sont pourtant fouillés sur des surfaces très étendues. Les chaînes opératoires du débitage sont responsables de la plupart des produits recueillis à la fouille. Les sous-produits du façonnage restent rares. Le façonnage du biface est le seul à employer le percuteur tendre.

#### 2) Les bifaces

	bifaces	extrémités	%/séries	%/outils
1	1	1	0,01	0,05
2	5	-	0,08	1
3	17	-	0,6	4,2
4a	8	2	0,6	3,3
4b	7	1	0,3	2,8
5a	16	2	0,7	4,8
5b	25	3	0,7	5,5
6	5	-	0,2	1,3
7	2	4	1,7	6,4
	86	13		

Tabl. 101 : La place des bifaces dans les séries d'Ornac 3

Les fragments de plaquettes en silex et accessoirement des galets de silex et de calcaire et basalte sont les supports des bifaces. Lorsque le nombre de bifaces est très faible dans un niveau, seul subsiste le silex comme roche utilisée. Les supports en roches diverses sont vraiment à considérer presque comme des éléments opportunistes. Les dimensions de la série sont hétérogènes et ceci dans tous les niveaux, indiquant des supports de tailles sans doute très

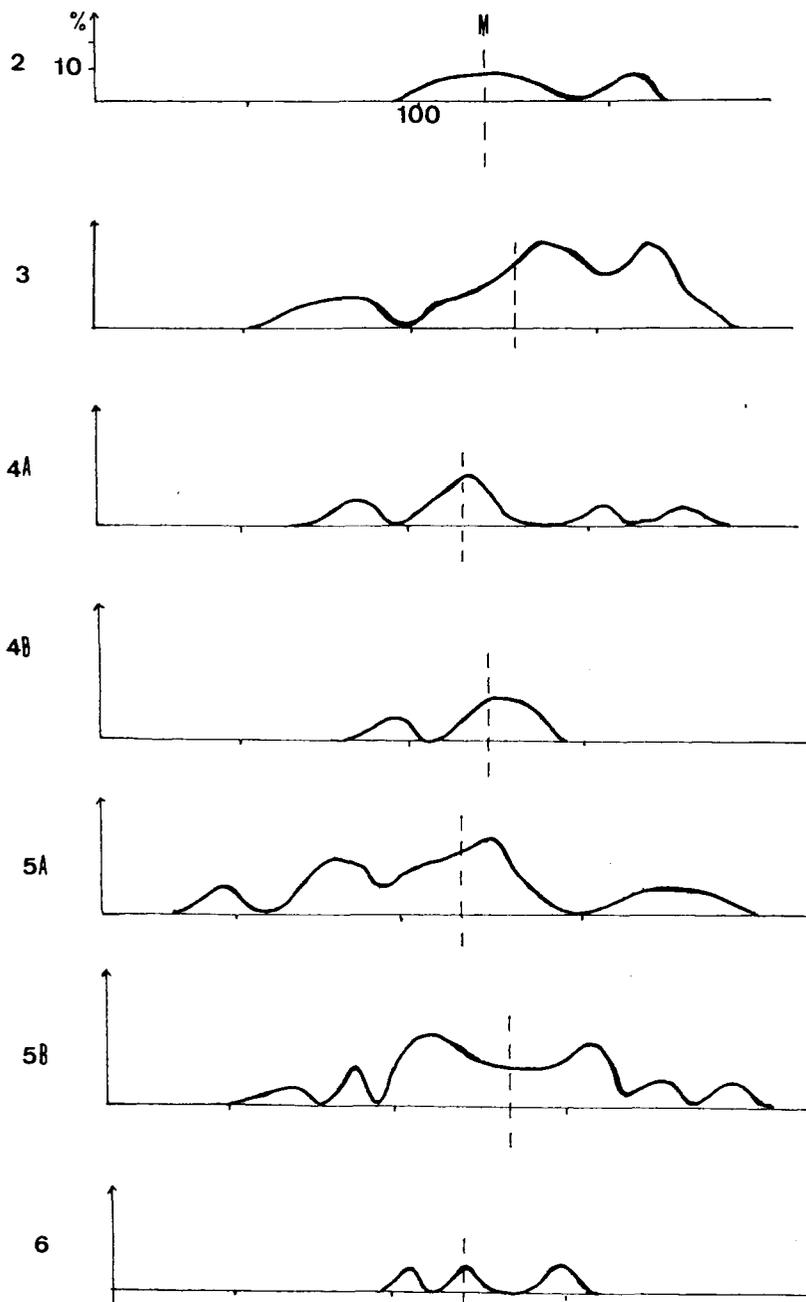


Fig. 141 : Dimensions comparées des bifaces des séries d'Orgnac 3.

variées dès le début du façonnage (recherche de bifaces de dimensions variées ?) (fig.141). Les traces de percussion remarquées à la base des pièces disparaissent dans les deux niveaux supérieurs et seules deux pièces en portent dans le niveau 3.

Les principaux caractères technologiques et morphologiques des bifaces ne montrent pas de réelles variations de fréquences tout au long de la séquence. Ces outils ne sont donc pas de bons "marqueurs chronologiques" dans ce site, peut-être parce que dans des niveaux où ils sont des éléments résiduels de la panoplie de l'outillage.

La présence de retouches secondaires sur des pièces aménagées principalement sur les bords et la pointe a amené à proposer la désignation outil-biface (pièces bifaciales, racloirs convergents bifaciaux) plutôt que biface pour une grande partie des séries. Le mode de façonnage le plus fréquemment utilisé est l'aménagement face par face de la pièce. La section du biface est dissymétrique et plano-convexe. Les formes des objets sont très diverses en raison de cet aménagement sommaire qui transforme peu le support.

Ces caractéristiques se répètent dans tous les niveaux et se généralisent même davantage dans les deux niveaux supérieurs. Le façonnage d'un outil-biface deviendrait alors la règle dans des niveaux où le mode de débitage est presque uniquement Levallois et où les racloirs abondent. Cependant, des caractères comme l'aménagement soigné de la pointe, la symétrie bilatérale de certaines pièces subsistent. L'outil-biface resterait une pièce à part entière et ne deviendrait pas qu'un simple grand racloir convergent bifacial parmi les outils à bords convergents. Mais l'éventualité de la perdurance de caractères "hérités" pour la mise en forme n'est pas en contradiction avec l'affirmation d'une généralisation du façonnage d'un "racloir bifacial" plutôt que d'un biface.

Ces outils-bifaces ne sont pas associés à un type de support particulier. Un aménagement bifacial est bien sûr plus envahissant sur les fragments de plaquettes que sur les éclats déjà préformés. Mais le résultat final reste identique quelque soit les moyens employés.

<u>Caractères technologiques et morphologiques</u>	
<i>biface</i>	<i>outil-biface</i>
*aménagement soigné de l'extrémité, postérieur ou antérieur à celui des arêtes	*mode de façonnage distinct des deux faces
*formes de la pointe variées	*ampleur du façonnage par face et disposition
*rectification de l'arête au niveau de la pointe	*dissymétrie bifaciale
*tracé des arêtes varié	*aménagement bifacial partiel ou non des bords tranchants
*symétrie bilatérale	*base réservée
* mise en forme d'un volume	*ampleur du cortex sur les faces
	*retouche secondaire
	*unifacialité ou bifacialité de la retouche secondaire
	*dégagement privilégié des bords tranchants
	*pas de mise en forme du volume

L'hypothèse d'une généralisation de caractères "outil-biface" a été testée dans chaque niveau à partir de la mise au point d'une liste de critères, élaborée avec l'aide des paramètres descriptifs des bifaces considérés comme typiques par F.Bordes (Bordes 1979). L'examen quantifié de ces données permet de juger de la réalité d'un processus qui paraît s'accroître tout au long de la séquence et en particulier dans les niveaux où les bifaces sont limités à quelques pièces (fig. 142 et 143).

Si l'on examine les critères retenus comme descriptifs des outils-bifaces, on constate que tout au long de la séquence :

- le façonnage distinct des deux faces est la méthode la plus employée.
- le nombre d'enlèvements est réduit sur les deux faces.
- la base de l'outil est laissée brute.
- la présence de la retouche secondaire est constante et très fréquente.

D'autres caractères montrent, parallèlement, une généralisation de certaines de leurs modalités au cours du temps.

- une face est aménagée plus amplement que l'autre; une des deux faces est considérée comme le plan de frappe de l'autre.
- la section transversale est de plus en plus souvent dissymétrique (section plano-convexe)
- le cortex tend à être moins envahissant mais l'utilisation d'éclats comme support peut l'expliquer en partie.
- les bords tranchants sont de plus en plus souvent obtenus par un aménagement bifacial partiel, notamment pour les galets et les éclats.
- la retouche secondaire est de plus en plus fréquemment unifaciale.
- les bifaces sont de moins en moins symétriques bilatéralement.
- les arêtes sont plus fréquemment sinueuses, en rapport peut-être avec le mode de façonnage alterne.

Des outils-bifaces ?

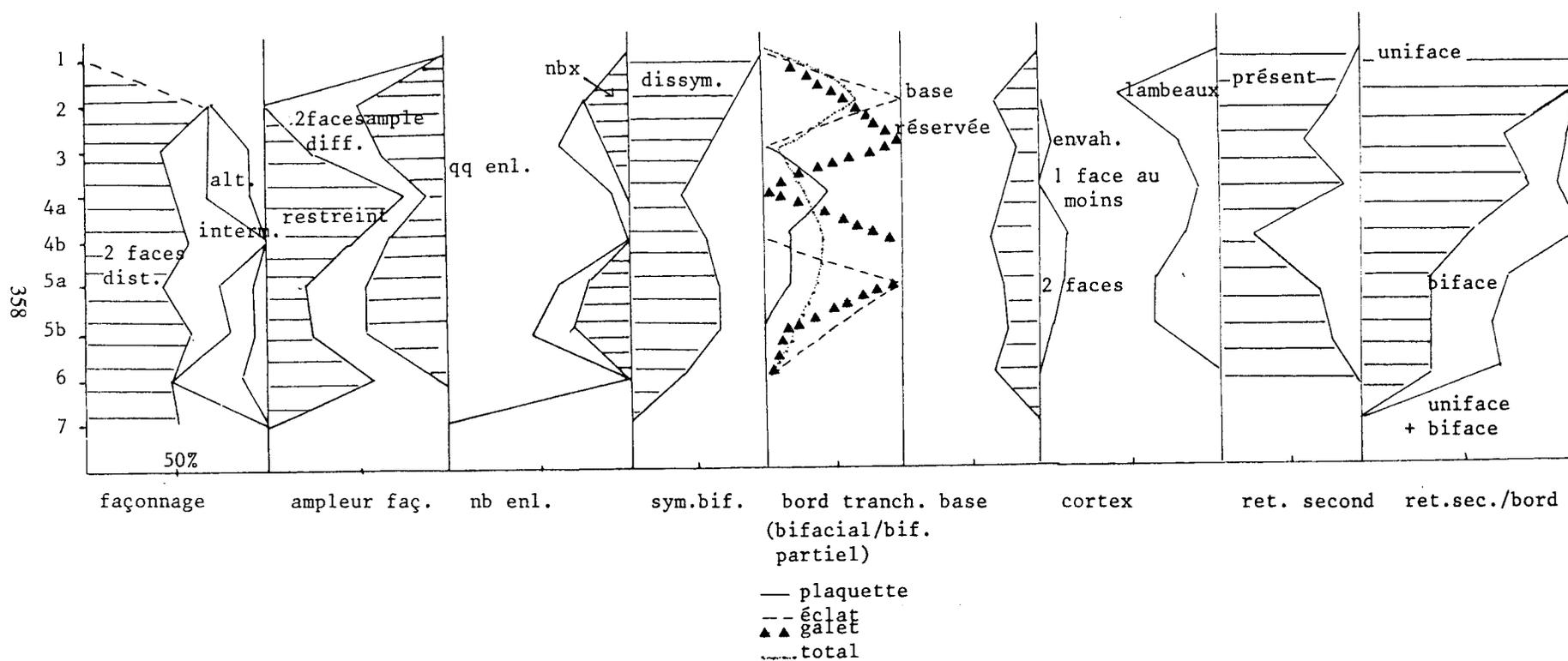


Fig. 142 : Examen comparé des critères "outils-bifaces" dans les séries de bifaces d'Orgnac 3.

Des caractères de biface ?

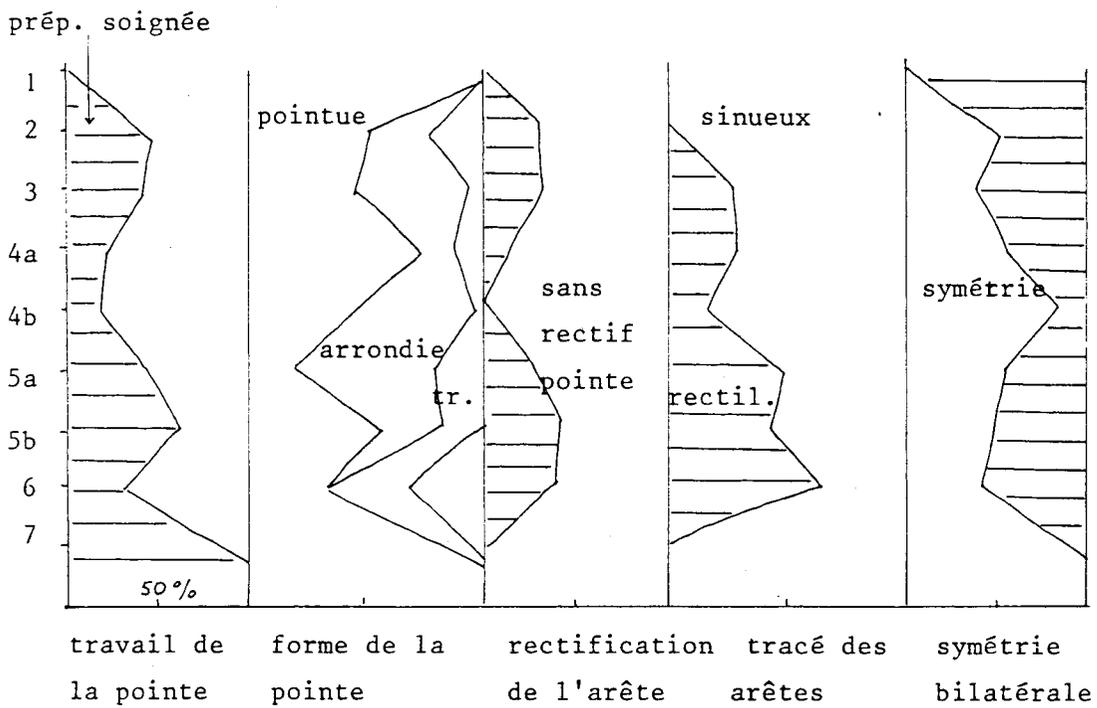


Fig. 143 : Examen comparé des critères bifaces dans les séries de bifaces d'Orgnac 3.

C'est donc essentiellement par le caractère de la dissymétrie bifaciale et de la position unifaciale de la retouche secondaire que ces pièces prennent l'allure d'outils bifaciaux.

Pourtant des caractères propres au biface persistent, même dans les niveaux supérieurs :

- l'aménagement étendu des deux faces concerne environ un tiers des pièces. Il peut s'agir dans certains cas d'un aménagement couvrant par un petit nombre d'enlèvements dénotant par là même une mise en forme peu particulièrement soignée.

- un petit nombre de pointes a fait l'objet d'une préparation soignée.

- la pointe présente parfois une série supplémentaire de petits enlèvements destinés à la régulariser.

Au vu des résultats, il devient possible de conclure à :

- la généralisation et la perdurance de caractères d'outil-biface tout au long du remplissage (dégagement de bords et non mise en forme d'un volume).

- la persistance de caractères "biface", les plus évidents concernant la mise en forme de la pointe.

Les caractères "biface" peuvent être des héritages techniques des périodes antérieures. La présence de bifaces dans les niveaux profonds du site montre que ces outils sont présents dans la région, donc sont peut-être des témoignages de la présence d'un Acheuléen *sensu stricto* dans la région. Ces niveaux à rares bifaces seraient les témoins de phases où se multiplieraient des outils dont le mode de mise en forme conduit à façonner en premier lieu un support, tout en conservant des habitudes technologiques propre à la conception d'un volume (traditions anciennes du biface acheuléen). L'hypothèse d'une simplification de l'aménagement sur des supports adéquats est à envisager mais elle est peu convainquante aux vues des données. Le soin apporté à l'extrémité est pratique pour façonner un outil convergent, même si il n'est pas indispensable. On peut imaginer aussi que la pratique du façonnage d'un biface s'est peu à peu perdue ou modifiée dans les phases tardives de l'Acheuléen ardéchois (qui se situeraient vers 300 000 ans) alors que des comportements rattachés au complexe Paléolithique moyen se développent. Le façonnage de l'outil-biface marquerait une transformation dans la conception de cet outillage ou l'apparition d'un nouvel objet obéissant à un autre objectif.

Il coexiste en définitive **deux groupes de pièces dans chaque niveau, des "vrais" bifaces et des outils-bifaces** et l'hypothèse d'une transformation dans la conception du façonnage du biface est tentante. Au niveau 1, seul subsisterait l'outil-biface, représenté par un exemplaire unique.

Mais l'hypothèse d'un même savoir-faire technique s'exprimant à la fois dans la réalisation de pièces complexes et sophistiquées (notion d'esthétisme) et dans le traitement très sobre, fonctionnel, d'autres objets est aussi à envisager pour expliquer la variabilité des pièces présentes.

## 2) Les outils sur galets

Les outils sur galet sont moins uniformes qu'il n'y paraît sur toute la séquence et un choix des matériaux dès la collecte paraît indiquer que ce ne sont pas des outils de fortune (Moncel, 1996). La fréquence et les caractéristiques isolent par ailleurs les niveaux 2 et 1 (tabl.102 et fig.144).

	choppers	ch.-tool	o.mult.	pics	épannelés	discoïdes	tranch.tran
1	13 (65%)	1	1	1	1	1	1
2	19 (73%)	1	1	-	1	-	-
3	4 (36,4%)	1	4	-	1	2	-
4a	3 (60%)	-	-	-	1	1	-
4b	6 (54,5%)	2	1	-	-	-	1
5a	11(40,7%)	4	3	1	2	2	-
5b	7 (43,7%)	2	3	2	1	-	-
6	3 (33,3%)	2	-	-	1	-	-

Tabl. 102 : Les outils sur galets à Orgnac 3

- les outils à aménagements unifaciaux sont de plus en plus nombreux au cours du temps.
- le quartzite et le calcaire sont les roches utilisées presque exclusivement dans les niveaux supérieurs (2 et 1), indiquant une relative uniformisation dans les choix des matières premières
  - dans les niveaux 2 et 1, les galets sont plus longs et lourds
- les tranchants à pointe regroupent plus de 50% de la série à partir du niveau 3, situation inverse de celle des niveaux 7 à 4a; la pointe devient en outre de plus en plus nettement dégagée
- les modes de façonnage demeurent identiques quelque soit le niveau mais le procédé par fracture se multiplie dans les niveaux 2 et 1, peut-être en raison de la récolte plus systématique de galets de quartzite massifs
- des éclats typiques d'une troncature d'un tranchant, indiquant sans doute un réavivage de l'outil, n'ont été récoltés que dans les niveaux 2 et 1

Les éclats de galets indiquent que ces outils ont été façonnés sur place, fait surprenant vue la distance à parcourir pour les transporter (réserve de matière première, réavivage des tranchants responsables des éclats). Ils sont ensuite abandonnés. Les Hommes savaient pouvoir en retrouver en abondance dans d'autres lieux.

En conclusion, les niveaux 2 et 1 paraissent se distinguer du reste du gisement par la présence de pièces lourdes, allongées, vraisemblablement souvent réavivées, sur des matériaux moins variés et avec des tranchants pointus. Doit-on y voir une spécialisation de l'outillage sur galet liée à une utilisation particulière de ces outils, une modification de leur usage qui nécessite des supports de grande taille alors que, l'autre outil façonné, le biface, est en train de disparaître et que les racloirs sont très nombreux dans un contexte de débitage Levallois ?

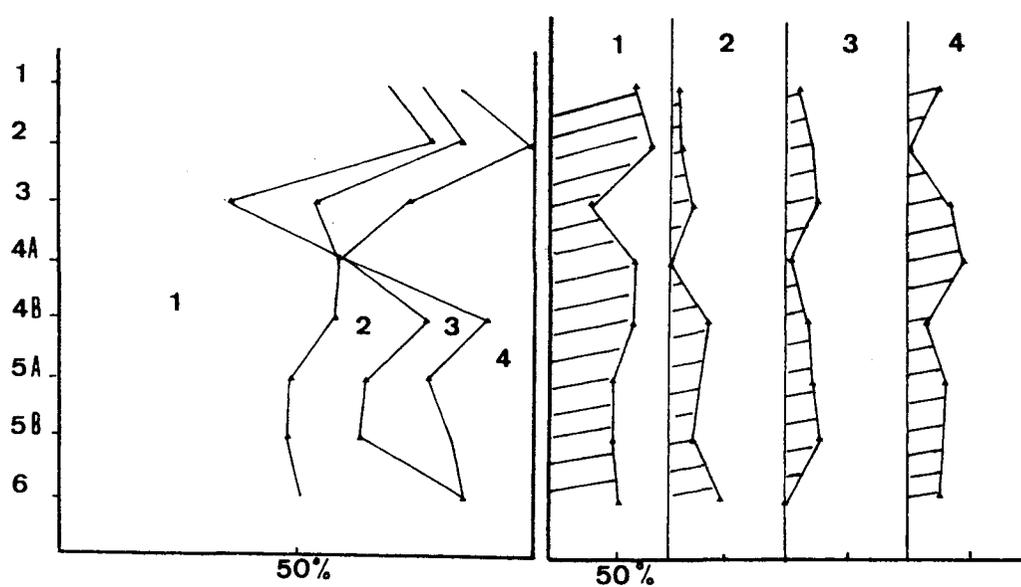


Fig. 144 : Les catégories d'outils sur galet (1 : chopper, 2 : chopping-tool, 3 : outil multiple, 4 : autre).

### 3) Système de débitage, système de façonnage sur plaquette

Le fragment de silex de plaquette est le matériau le plus fréquemment utilisé par les occupants d'Ornac 3, quelque soit le niveau d'occupation, en raison sans doute de son abondance à proximité de la cavité. La manière d'appréhender ce bloc de morphologie prismatique est un élément de l'originalité des séries lithiques de ce gisement. La présence de surfaces planes, corticales ou non selon la morphologie du fragment et l'épaisseur de la plaquette, conduit à une approche tout à fait particulière, à l'inverse de celle sur un galet ou un rognon. Le type de support n'implique pas seulement une amorce du débitage ou du façonnage différente, mais également une simplification dans l'étape du décortilage par exemple ou l'absence de certaines phases dans la préparation d'un volume.

La forme prismatique de la plaquette explique en grande partie la concordance des premières phases du décortilage lors du débitage et du façonnage, qui prend appui sur la tranche et les surfaces corticales du bloc. Ces deux systèmes ne coexistent cependant jamais sur le même support et sont donc indépendants dans leur déroulement dès la collecte des matériaux. Les plaquettes sont choisies selon leur épaisseur, les plus fines étant réservées au façonnage.

#### D) Phase de sélection des produits de débitage pour la retouche

Les outils sur éclat sont peu nombreux dans les séries, en moyenne moins de 15%. Ce faible taux de retouche s'explique soit par les activités de subsistance, soit par une activité de production plus importante que celle de transformation des supports, soit par une utilisation massive d'éclats bruts car adaptés aux besoins.

Les choix pour la sélection des supports destinés à la retouche opposent les niveaux profonds des niveaux supérieurs (fig.146 et 147), même si les éclats de débitage, ordinaires, sont toujours les plus fréquemment choisis (fig.148) :

- *niveaux 7 à 4a*

Les supports sont récupérés en priorité parmi les produits des systèmes de débitage (silex en plaquette et galet-rognon). Un complément est apporté par les sous-produits des systèmes de façonnage (bifaces, galets aménagés).

- *niveaux 3 à 1*

Les supports sont récupérés massivement parmi les produits du système de débitage Levallois (produits et sous-produits des différentes méthodes). Il y a récupération éventuelle mais rare des sous-produits du façonnage.

Les deux ensembles de niveaux montrent le contraste entre la sélection dans les niveaux profonds d'une relative diversité de types de supports, même si les éclats de débitage sont préférés, et une priorité pour les produits issus de la chaîne opératoire Levallois dans les trois niveaux supérieurs.

Les éclats Levallois (prédéterminés uniquement) sont retouchés à 20-30% en moyenne (fig.149). Les pointes sont sur des éclats triangulaires et racloirs sur les pièces plutôt ovalaires. Les éclats Levallois ne nécessiteraient apparemment pas toujours une retouche pour être utilisés car la fréquence des pièces brutes est élevée et de nombreux éclats portent des traces d'utilisation. Même si la fréquence des supports Levallois retouchés peut paraître faible, elle est supérieure à celle des autres produits. L'objectif de la chaîne opératoire Levallois est donc bien

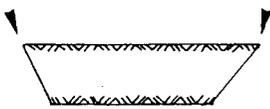
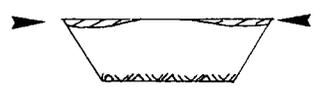
DEBITAGE Levallois et non Levallois		FACONNAGE bifaces	
selection de la plaquette			
1	plaquette épaisse de bonne qualité	plaquette plus fine	
2	 préparation du plan de frappe	 préparation du plan de frappe	
3	 exploitation de la face de débitage reprise parfois du plan de frappe débitage des 2 faces	 enlèvements plans couvrants plus ou moins préparation et façonnage de la lere face	
4	poursuite du débitage sur la même face exploitation des 2 faces	façonnage sur l'autre face  biface dissymétrique	
5	éclats  nucléus	biface  éclats de biface	

Fig. 145 : Chaîne opératoire du débitage et chaîne opératoire du façonnage sur plaquette : comparaison des étapes de décortilage et de mise en forme.

365

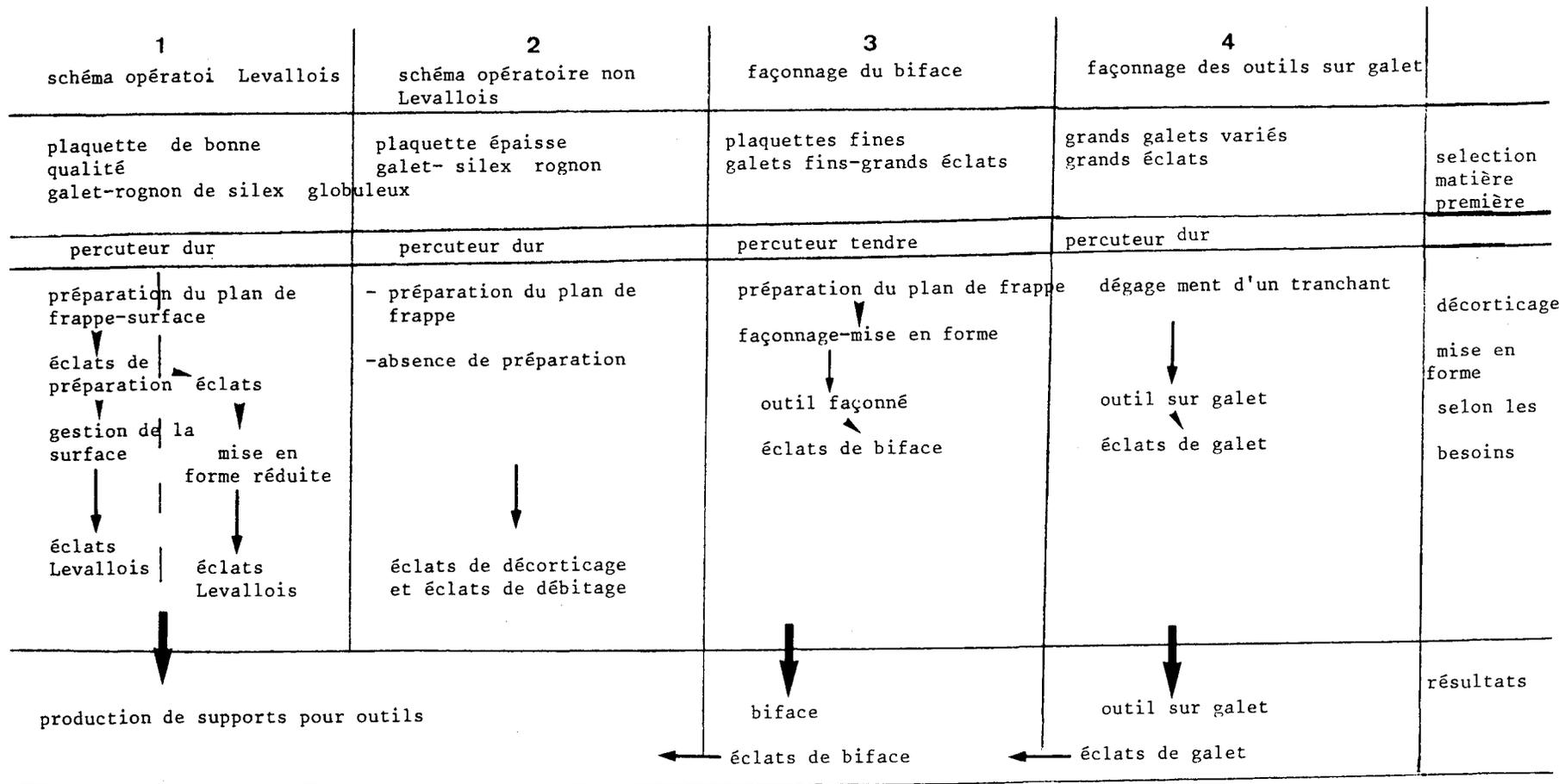


Fig. 146 : Les quatre chaînes opératoires de la séquence archéologique d'Orgnac 3.

fréquence des outils

le débitage: choix des supports

production des supports

1 ↓ 3	niveau 1: atelier retouche moins nécessaire pour les produits Levallois 6% ▲ 15%	uniformisation produits Levallois et de leur préparation préférence pour les non corticaux	recherche de la productivité (utilisation d'éclats) 4 schémas-méthodes 1 schéma opératoire unique débitage Levallois dominant variété des supports assurée débitage non Levallois complémentaire
	4a ↓ 7	standardisation adaptation de la forme à l'objectif fonctionnel -15 30%	diversité plus grande des supports emploi répété du débitage non Levallois critères dimensionnels en commun des supports choisis  La substitution d'un mode de débitage à un autre pour une même production et les mêmes besoins

366

Marie-Hélène MONCEL

Fig. 147 : Des niveaux 7 à 4a aux niveaux 3 à 1 : deux façons de produire des supports d'outils, une plus grande productivité et standardisation dans les niveaux 3 à 1, Paléolithique moyen.

la production de ces supports. Il est vraisemblable cependant que le débitage conduit à la production d'éclats utilisables tels quels (formes adaptées, longs tranchants ou certaines zones actives, fonction de la durée d'occupation et activités (courts ici ?), cf. Grotta Breuil où utilisation de tous les éclats; Lemorini et Alhaique, 1998). Tous les sous-produits de la chaîne opératoire Levallois sont également des supports potentiels, même les éclats très corticaux (fig.150). Ce qui compte quelque fois, c'est la retouche et non le produit en lui-même. Peut-être certains d'entre eux étaient destinés à devenir par la suite des supports de nucléus ?.

Dans tous les niveaux profonds, les sous-produits du façonnage sont récupérés lorsque leurs caractéristiques sont proches de celles des éclats de débitage ou qu'ils répondent à des besoins spécifiques (supports épais par exemple). Dans les niveaux supérieurs, il n'est apparemment plus nécessaire de les prélever, les méthodes Levallois fournissant des produits standardisés en nombre suffisant et utilisables bruts, en définitive toute la variété de formes et de tailles de supports aptes à répondre aux besoins fonctionnels. Les produits de débitage sont considérés, du fait de leur place, comme le pourvoyeur essentiel des besoins, dans lequel les supports sont prélevés.

Lorsque le système de débitage Levallois est responsable de plus de la moitié de la production, l'attitude vis à vis des sous-produits du façonnage change donc, surtout que l'activité de façonnage est conjointement très réduite. Ces derniers sont délaissés au profit d'éclats standardisés, provenant de séries importantes dans lesquelles on sait pouvoir trouver tout ce dont on a besoin.

Il n'y a de ce fait plus aucun lien dans les trois niveaux supérieurs entre les systèmes de débitage et de façonnage, déjà distincts dans le déroulement de leur chaîne opératoire de la collecte de la matière première à l'objectif.

Les très petits éclats (moins de 30 mm) et les grands (plus de 60-70mm) ne sont jamais ou très rarement retouchés, qu'ils soient Levallois ou autres. Ces dimensions sont les mêmes qui prévalent pour la sélection des sous-produits du façonnage, lorsqu'elle existe. La réduction moyenne des dimensions des assemblages tout le long de la séquence n'est pas enregistrée par les supports d'outils qui conservent les mêmes tailles.

Alors que dans les niveaux profonds, le débitage produit des supports moins standardisés, dans les niveaux supérieurs la production est à la fois standardisée et diversifiée au travers de plusieurs méthodes de débitage. La retouche, lorsqu'elle est jugée nécessaire, aboutit aux mêmes catégories d'outils. Il est en conséquence plus que probable que les petits éclats Levallois et les très petits éclats, en particulier ceux extraits en abondance des nucléus sur éclat, étaient recherchés donc destinés à un usage brut (Isernia, usage massif d'éclats bruts; Longo *et al.*, 1997).

Les racloirs et les outils convergents, outils les plus nombreux, sont surtout sur des produits de débitage, davantage encore dans les niveaux 3 à 1 (fig.151). Les denticulés, outils à encoche, bec, grattoirs... sont sur tous produits y compris les sous-produits du façonnage. L'hypothèse d'outils mobiles ou soignés et d'outils de fortune, opportunistes, plutôt sur supports épais (débris, sous-produits du façonnage) est à discuter.

Les changements dans les fréquences des modes de débitage des niveaux 3 à 1 par rapport aux niveaux sous-jacents affectent donc surtout les racloirs et les outils convergents. Les produits issus de la chaîne opératoire Levallois sont déjà des outils potentiels (formes triangulaires, ovalaires) ou ne demandent que peu de retouches. Les racloirs et les outils convergents

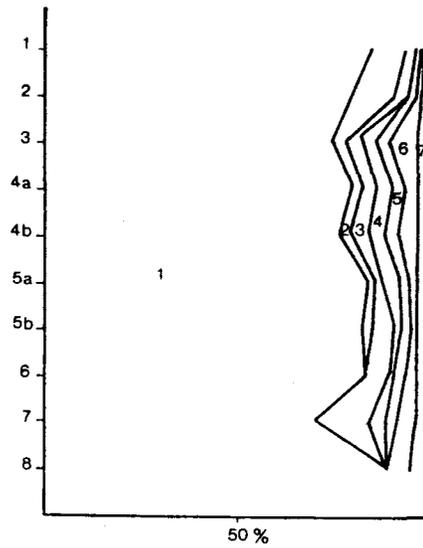


Fig. 148 : Les types de supports des outils sur éclat (1, éclats ordinaires en silex, 2, éclats Levallois, 3, éclats de biface, 4, éclats d'outils sur galet, 5, éclats de galets de silex, 6, débris, 7, nucléus). Une préférence nette pour les produits de débitage, ordinaires ou Levallois.

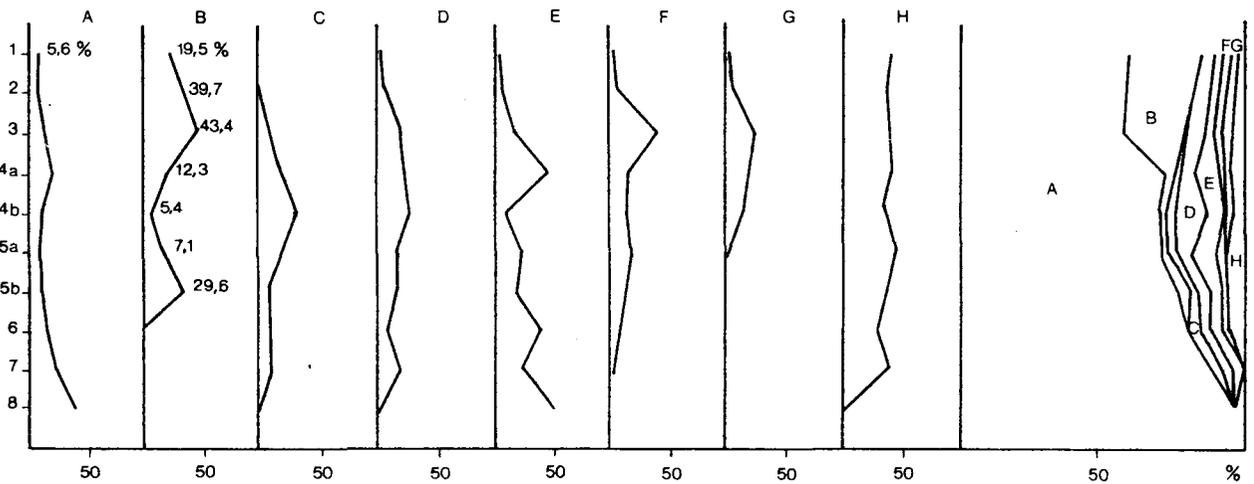


Fig. 149 : La fréquence des pièces retouchées dans chaque catégorie de supports potentiels (A : éclats ordinaires en silex, B : éclats Levallois, C : éclats de biface, D : éclats d'outils sur galet, E : débris, F : nucléus, G : nucléus Levallois, H : éclats de galet-rognon de silex).

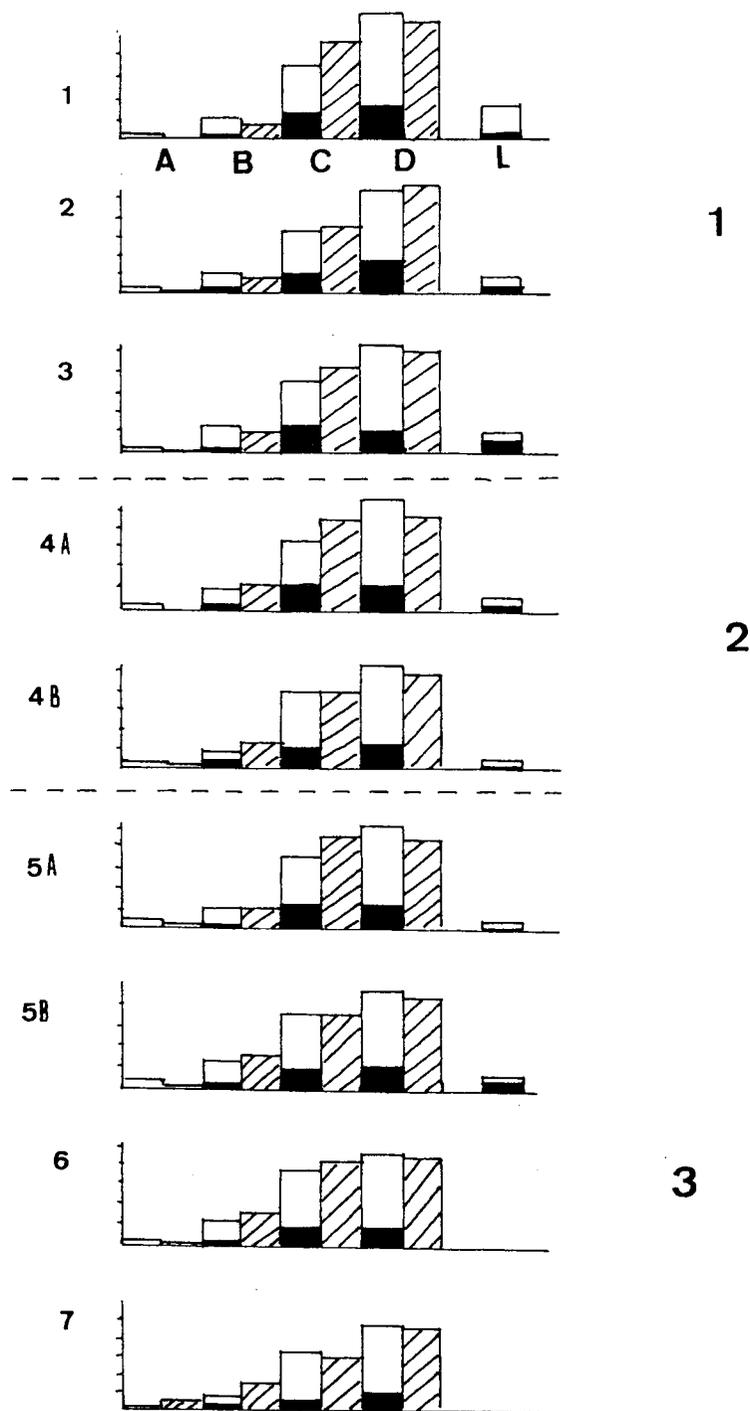


Fig. 150 : Le choix des supports d'outils dans toutes les étapes des chaînes opératoires de débitage (1 : niveaux à faciès Levallois, 2 : niveaux avec un fort pourcentage d'emploi d'un débitage Levallois, 3 : niveaux avec des modes de débitage variés et rarement Levallois; histogrammes blancs : produits de débitage selon le cortex, noir : fréquence des outils dans chaque catégorie d'éclats, hachures : fréquence des outils selon l'étendu du cortex sur l'éclat; A : entames, B : éclats très corticaux, C : peu corticaux, D : éclats sans cortex).

enregistrent cet état de fait. Les autres catégories d'outils paraissent plus insensibles à ces modifications techniques, ces comportements différentiels ou les enregistreraient d'une manière moindre. La forme du support a probablement moins d'importance pour la réalisation de ces types d'outils (c'est la zone retouchée qui compte).

Il devient de ce fait envisageable de penser que les schémas opératoires de débitage ont été conduits de manière à produire les supports des outils les plus nombreux (quelques produits sont recherchés et bougent dans le site, cf. Bettencourt; Swinnen et Loch, 1998). Les schémas opératoires observés sur les nucléus centripètes dans les niveaux 7 à 4a, puis sur les nucléus Levallois dans les niveaux 3 à 1, permettent de produire toutes les formes recherchées mais le système Levallois conduit à réduire la phase finale de retouche. L'efficacité caractérise en définitive le débitage de tous les niveaux, au travers de plusieurs systèmes techniques ou d'un seul dominant. Il est vrai que la productivité et l'efficacité paraît très nettement supérieure dans les trois niveaux supérieurs.

Les schémas de façonnage ne sont pas conduits dans l'optique de produire des supports d'outils. Mais si certains de leur déchets conviennent, ils sont récupérés dans les niveaux profonds comme compléments, action jugée inutile dans les niveaux 3, 2 et 1.

Les fréquences d'outils n'ont en conséquence qu'une signification relative. Dans un niveau où les systèmes de débitage conduisent à la production de supports utilisables bruts, comme c'est le cas dans le niveau 1, le taux de pièces retouchées est par conséquent très faible. A l'inverse, dans un niveau où les schémas aboutissent à l'extraction de produits peu standardisés, la phase de retouche occupe une plus grande place. Des activités distinctes demandant des réaménagements d'éclats peuvent aussi être responsables d'une partie des zones retouchées. Dans ce cas, le niveau 1 peut être le palimpseste de plusieurs occupations où le débitage est mené dans le but d'obtenir des éclats utilisables bruts et non des ateliers de taille, hypothèse retenue en raison de l'abondance des produits bruts.

## E) Phase de retouche des produits

### a) Données quantitatives : des racloirs de plus en plus nombreux

	1	2	3	4a	4b	5a	5b	6	7	8
total outils	1732	451	371	284	254	316	447	337	86	6
%	6,2	8	14,5	17,4	10,3	8,9	10,7	14,7	24	35,3
o.simpl	1411	321	258	202	178	241	354	250	53	5
%	81,4	71,2	69,5	71,1	70,1	76,2	79,2	74,2	61,6	83,3
o.doubl	270	101	79	60	57	44	68	61	18	1
%	15,6	22,4	21,3	21,1	22,4	13,6	15,2	18,1	20,9	16,6
o.mult.	51	29	34	22	19	32	25	26	15	-
%	2,9	6,4	9,1	7,7	7,5	10,1	5,6	7,7	17,4	-
%o.sur éclats	98,4	88,4	91,1	91,9	89,7	86,8	86,8	90,3	92,5	

Tabl. 103 : Le nombre et la fréquence des outils sur éclats

La part des outils dans le matériel oppose le niveau 1 avec moins de 10% de pièces retouchées et les autres niveaux où la proportion d'outils varie entre 15 et 30% (tabl.103 et fig.152).

Les outils simples sont les plus fréquents (70% en moyenne) et regroupent plus de 80% des outils dans les niveaux 2 et 1. Les outils multiples deviennent de moins en moins nombreux tout au long de la séquence.

Les racloirs sont toujours les outils les plus abondants et dans le niveau 1, ils dépassent les 60%. Les outils convergents ont également leur plus forte proportion dans le niveau 1 avec 18,3%. Cette multiplication s'amorce dès les niveaux profonds (fig.153 et tabl.104).

Les denticulés, les grattoirs et les perçoirs demeurent toujours très rares. Les encoches perdent peu à peu leur place. Les becs et les burins deviennent très rares dans le niveau 1. En conséquence, les outils que l'on qualifie de type Paléolithique supérieur ont tendance à devenir résiduels dans les deux niveaux supérieurs.

Le racloir domine également dans les outils doubles et composites, conjointement à sa multiplication en temps qu'outil simple. Le racloir est l'outil prédominant pour les outils simples, doubles et multiples dans tous les niveaux.

Trois groupes de niveaux sont visibles, basés sur la multiplication des racloirs parmi les outils doubles, conjointement à une uniformisation dans les associations qui paraissent de moins en moins être dues au hasard.

- *niveaux 7 à 5b*

55 à 60% de racloirs

racloir double 16,4 à 27,8%

association de deux outils identiques 19,7%

- *niveaux 5a à 2*

75% de racloirs

racloir double passant de 30 à 40%

association de deux outils identiques 36 à 40%

racloir + encoche fréquent

- *niveau 1*

72% de racloirs

racloir double 42,2%

association de deux outils identiques 52,6%

association de quelques cas particuliers

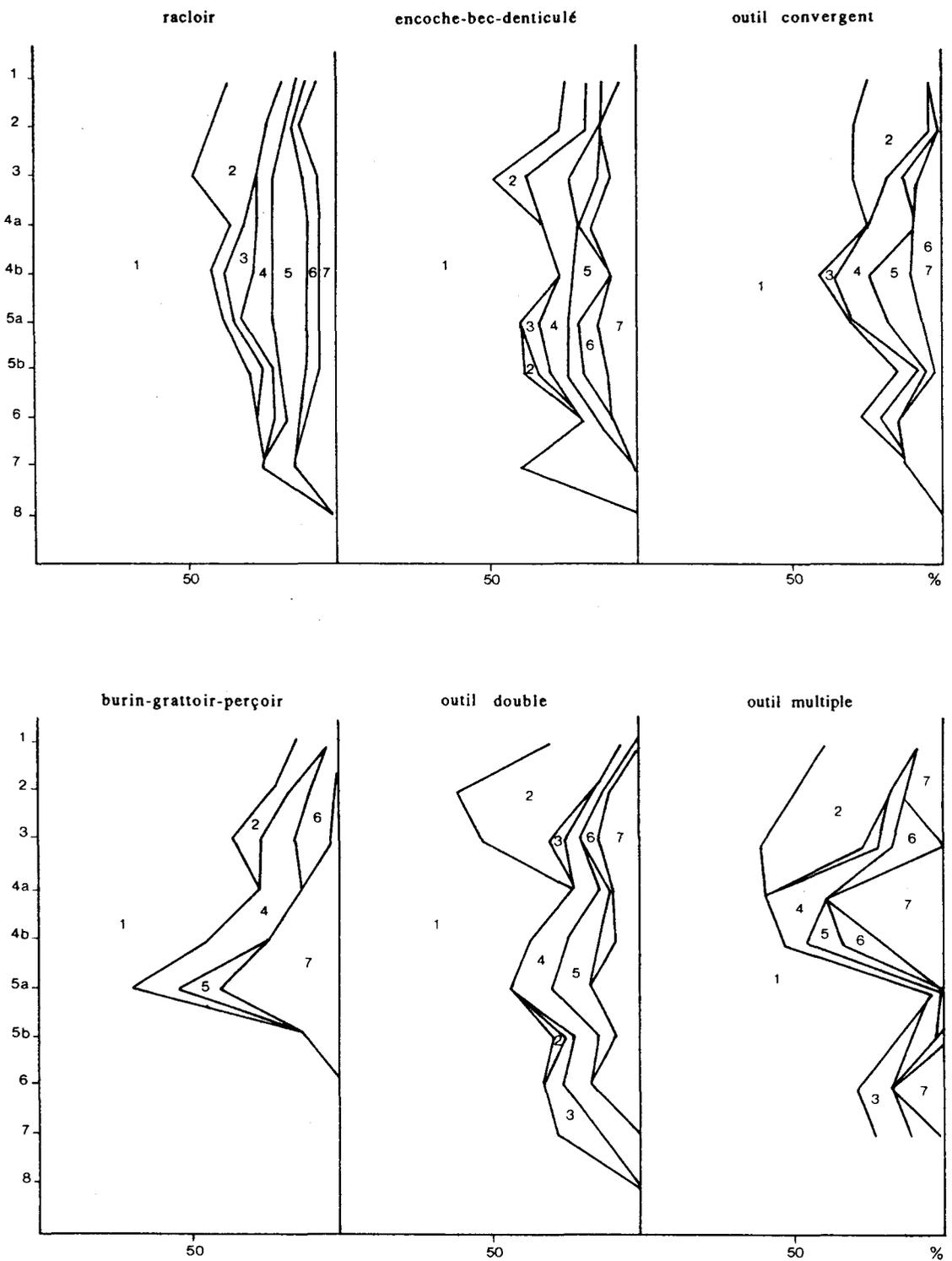


Fig. 151 : Les types de supports selon les catégories d'outils (1 : éclats ordinaires en silex, 2 : éclats Levallois, 3 : éclats de biface, 4 : éclats de galet-rognon de silex, 5 : éclats d'outils sur galet, 6 : nucléus, 7 : débris).

	1	2	3	4a	4b	5a	5b	6	7	8
rac	866	212	142	124	100	135	209	135	29	2
%.	61,4	64,2	55	61,4	56,2	56	59	54	54,7	40
o.conv	259	39	44	25	30	41	61	39	4	1
%	18,3	11,8	17	12,4	16,8	17	17,2	15,6	7,5	20
dent	94	29	22	14	16	15	28	10	-	1
%	6,6	8,8	8,5	6,9	9	6,2	7,9	4	-	20
enc	94	24	27	16	16	28	29	43	6	1
%	6,6	7,3	10,4	7,9	9	11,6	8,2	12,1	11,3	20
grat	48	10	9	7	7	7	9	6	2	-
%	3,4	3	3,5	3,4	3,9	2,9	2,5	2,4	3,8	-
bur	6	4	6	3	4	4	3	3	9	-
%	0,4	1,2	2,3	1,5	2,2	1,6	0,8	1,2	17	-
perç	34	5	3	6	2	5	4	6	-	-
%	2,4	1,5	1,1	3	1,1	2,1	1,1	2,4	-	-
bec	10	7	5	5	3	6	11	7	3	-
%	0,7	2,1	1,9	2,5	1,7	2,5	3,1	2,8	5,6	-
tronc	-	-	-	2	-	-	-	1	-	-
%	-	-	-	1	-	-	-	0,4	-	-

Tabl. 104 : Les types d'outils sur éclats du site d'Orgnac 3 (Ardèche)

Pour les outils multiples, la place du racloir est encore plus importante. Entre 80 à 90% des pièces portent au moins un racloir. Dans le niveau 1, les racloirs triples et quadruples regroupent 23% des outils.

Le niveau 1 se démarque de ce fait du reste des assemblages par une uniformisation dans les types d'outils au profit du racloir et secondairement de l'outil convergent. Cette tendance paraît s'amorcer dès les niveaux profonds.

Si l'on compare ces données avec les outils façonnées, il y a bien concordance sur un événement quantitatif typologique qui a lieu dans les niveaux 2 et 1, avec la disparition des bifaces et la multiplication des racloirs.

Dès lors que le racloir dépasse 50% en fréquence et que avec l'outil convergent, la proportion atteint 70% des outils, les pièces façonnées ne font presque plus partie de la panoplie de l'outillage.

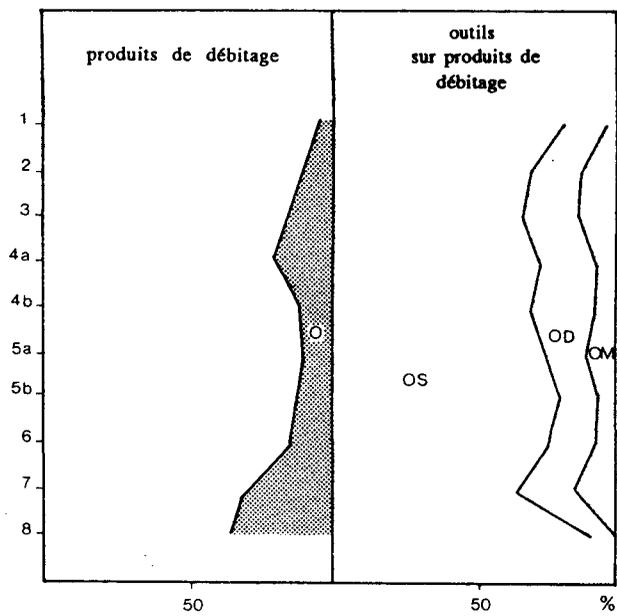


Fig. 152 : La fréquence des outils sur éclats dans la séquence d'Orgnac 3 (hachures : fréquence des outils dans les séries, OS : outils simples, OD : outils doubles, OM : outils multiples).

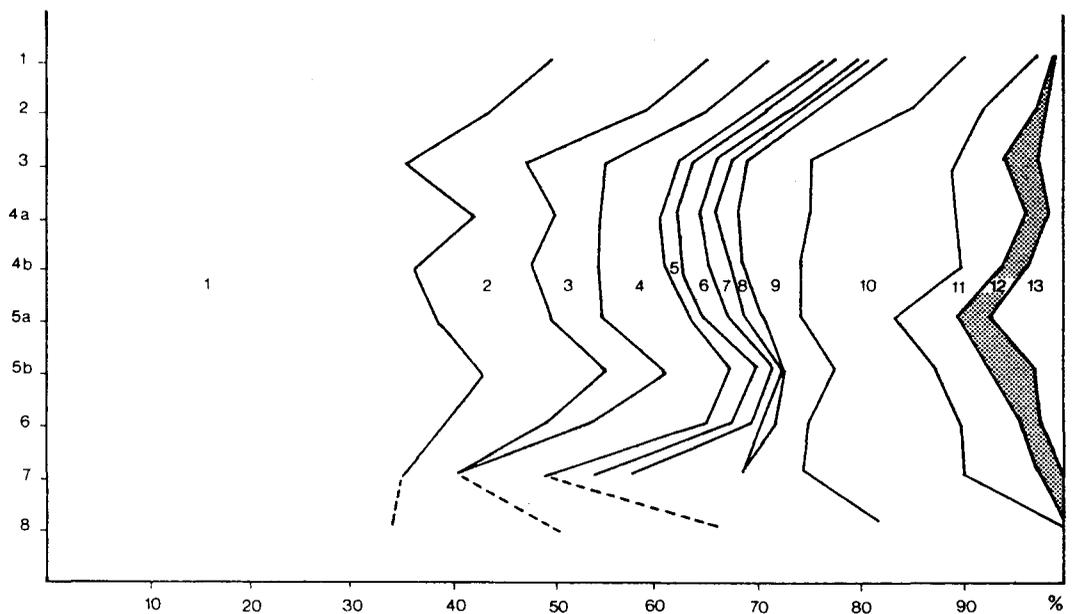


Fig. 153 : Les types d'outils et la séquence archéologique à Orgnac 3 (1 : racloirs, 2 : outils convergents, 3 : denticulés, 4 : encoches, 5 : becs, 6 : grattoirs, 7 : burins, 8 : perceurs, 9 : racloirs doubles, 10 : outils doubles, 11 : outils multiples, 12 : bifaces (trame), 13 : outils sur galet).

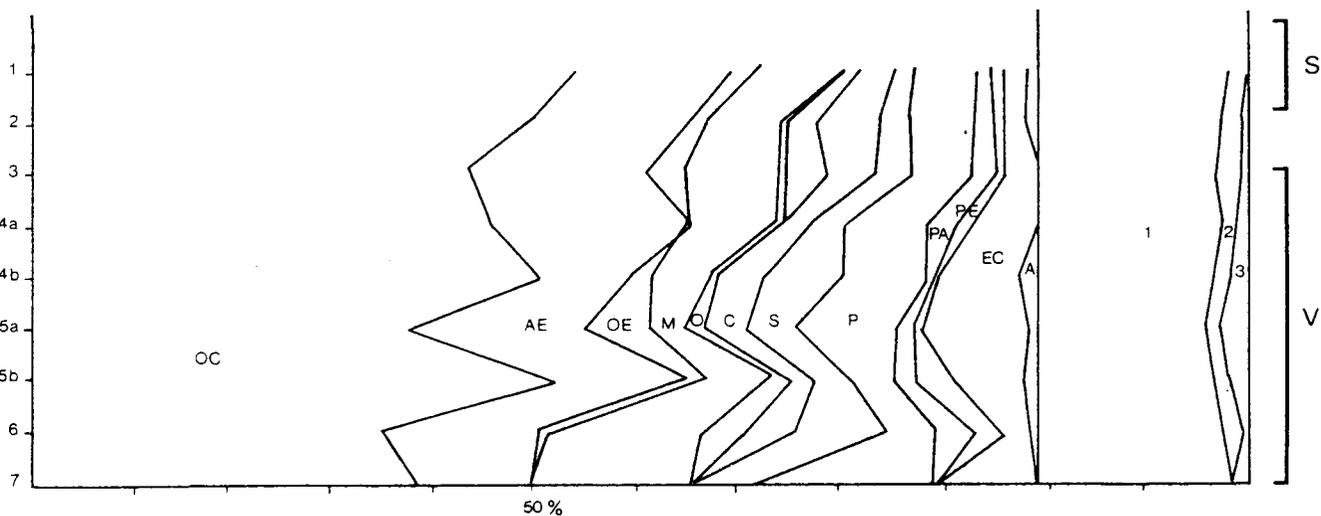


Fig. 154 : Les types de retouches des outils à retouches continues (OC : ordinaire semi-abrupte, AE : ordinaire abrupte, OE : ordinaire semi-abrupte et abrupte, M : marginale, O : semi-Quina (?), C : écailleuse, S : surélevée, P : plate, PA : plate abrupte, PE : plate épaisse, EC : ordinaire envahissante rectifiée par une petite retouche courte, A : autres; 1 : retouche ordinaire, 2 : retouche écailleuse, 3 : superposition de deux séries; V : grande variabilité de retouches pour les outils. S : plus grande homogénéité. utilisation de quelques types morphologiques de retouches).

## 2) Une standardisation progressive de l'outillage sur éclat

La retouche des racloirs et des outils convergents s'uniformise dans les niveaux supérieurs par la répétition de l'emploi de quelques types simples dont la retouche ordinaire (75% au niveau 1). La retouche écailleuse et la retouche composite ne se rencontrent que sur moins de 5% des pièces dans le niveau 1 (fig.154). L'outil est de plus en plus réduit sur le bord tranchant. Les deux bords des outils convergents montrent une plus grande uniformité dans l'aménagement. Les autres outils sont insensibles à toute forme de standardisation.

Dans les niveaux 3 à 1, l'usage systématique du mode de débitage Levallois ne nécessiterait pour les hommes que peu de retouches, sinon limitées à quelques parties de la pièce (extrémité de la pointe, du bord) (activités ne demandant que des supports bruts, certaines zones actives ...). Les pièces sont fines et certaines paraissent difficilement utilisables brutes. Pourtant la retouche ordinaire convient à cet aménagement sommaire. La retouche écailleuse est techniquement peu conciliable avec des supports fins, même dans le cas d'un réavivage. Les pointes moustériennes apparaissent en relation avec le débitage d'éclats plus souvent triangulaires (fig.155) bien que l'angle de l'extrémité des outils convergents soit très ouvert (fig.156). La retouche de deux bords contigus affecte peu le support qui n'est pas apparemment toujours très pointu.

Les supports retouchés ne sont jamais très petits ou très grands, en moyenne cependant plus grands que l'ensemble des séries. Cette dimension moyenne subsiste alors que la production des niveaux supérieurs est massivement plus petite (fig.157).

Le développement du nombre des racloirs et des outils convergents dans les niveaux du sommet de la séquence n'est pas nécessairement à lier avec la modification des choix des modes de débitage. Mais un rapport entre une relative standardisation de la production et une uniformisation dans l'aménagement de l'outillage est à remarquer, en particulier pour les racloirs. Pourtant l'analyse des systèmes de débitage distingue les niveaux 7 à 4a des niveaux 3 à 1, alors que les données quantitatives de l'outillage séparent les niveaux 7 à 3 des niveaux 2 et 1. Les données qualitatives indiquent quant à elles une transformation progressive de l'aspect de l'outillage du bas en haut de la séquence. Les caractères des bifaces montrent de même une assez grande homogénéité tout au long de la séquence avec une tendance vers le façonnage de pièces bifaciales dans les niveaux 2 et 1. Les galets aménagés sont également différents dans les niveaux 2 et 1 du reste du site par la multiplication des pièces de grandes tailles.

Selon que l'on prend en compte des critères techniques, typologiques quantitatifs et qualitatifs dans chaque assemblage, des groupements de niveaux différents se démarquent du reste du gisement. Mais seuls les niveaux 2 et 1 diffèrent nettement des autres séries techniquement et typologiquement indiquant un rapport à la matière première très différent de celui des niveaux profonds ou le signe d'activités particulières. Leur grande similitude atteste par ailleurs de leur dépôt dans un laps de temps sans doute très court.

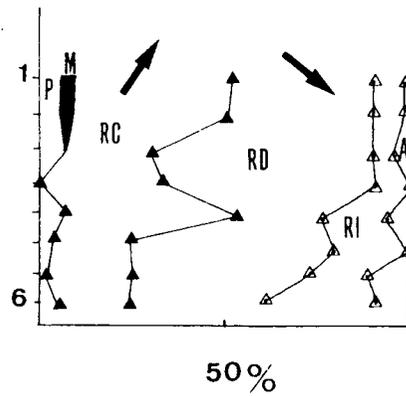


Fig. 155 : Les types d'outils convergents selon l'axe technique.

- P : pointe
- M : pointe moustérienne (axe technique superposé à l'axe morphologique)
- RC : raclor convergent
- RD : raclor déjeté
- RI : raclor incurvé
- A : autres

niveaux 6 à 1

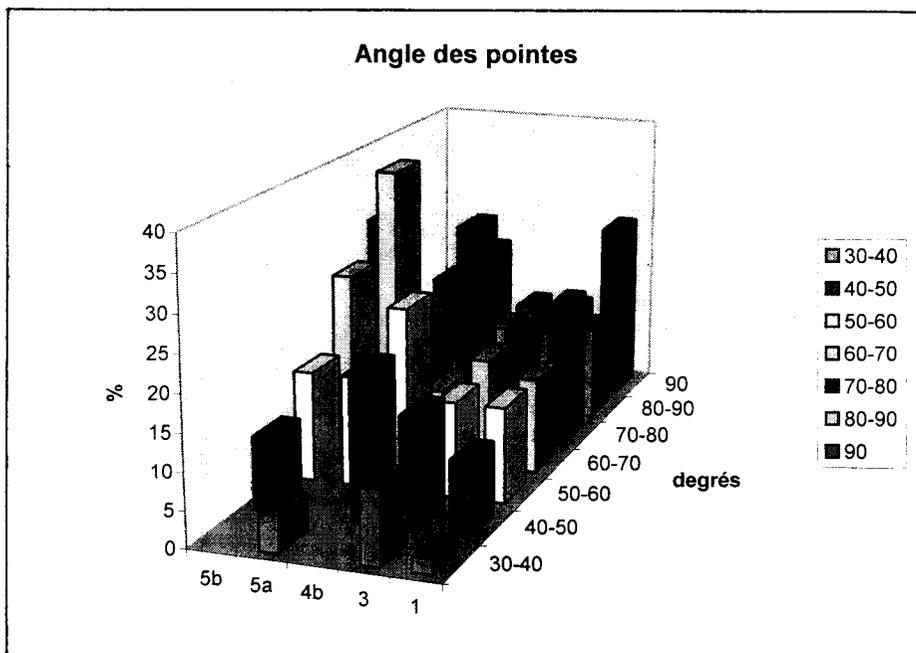


Fig. 156 : Dimensions comparées de l'angle de la pointe des outils convergents au cours du temps.

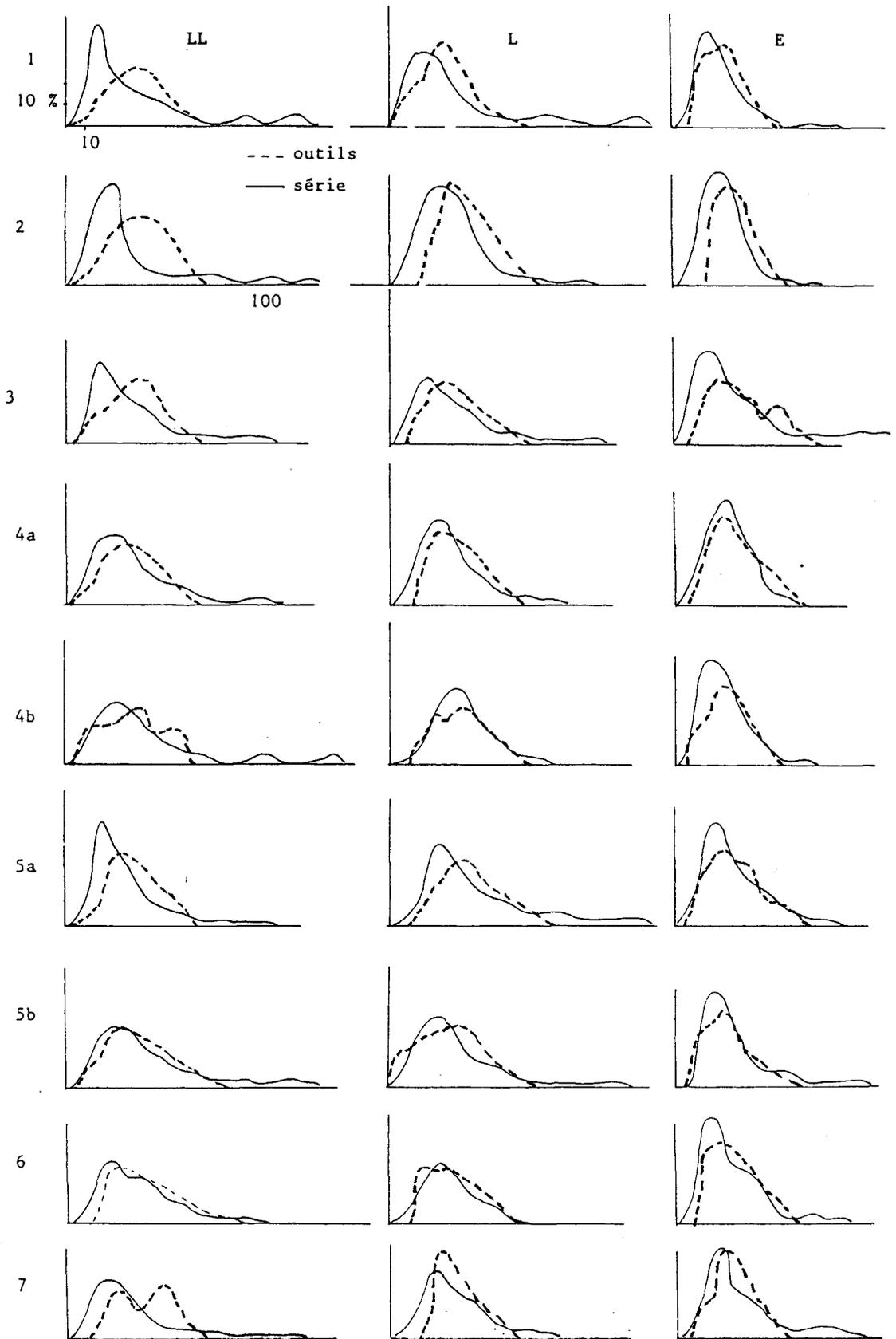


Fig. 157 : Les dimensions des outils parmi les produits de débitage (traits : série, tiretés : outils sur éclats).

## II. UNE INDUSTRIE DU PALEOLITHIQUE MOYEN ANCIEN : la détermination des assemblages lithiques d'Orgnac 3 et la question de la définition du Paléolithique moyen ancien par rapport au Paléolithique inférieur

### A. Reflexions sur la notion de Paléolithique inférieur et de Paléolithique moyen

Des industries appartenant au complexe Paléolithique moyen existent indiscutablement avant ce que l'on a l'habitude d'appeler le dernier glaciaire, c'est à dire antérieurement au stade isotopique 4. De nombreux sites européens permettent de décrire aujourd'hui les caractères techniques et typologiques de ces groupes humains, que l'on qualifiaient autrefois de Paléolithique inférieur du fait de leur ancienneté ou parfois de Pré-Moustérien.

Ce que l'on entend par Paléolithique moyen et inférieur n'a plus guère de signification chronologique. Plusieurs sites français et étrangers, avec des séries considérées comme Paléolithique moyen, sont datés des stades isotopiques 5, 6, 7 et même 8. De nombreux exemples peuvent être cités : Biache, Rheindahlen, Mesvin, Champvoisy, la Cotte Saint Brelade, Vaufrey, Baume Bonne, ... (Tuffreau *et al.*, 1988.; Callow *et al.*, 1987. Roebroeks, 1988; Gagnepain et Gaillard, 1996, Rigaud *et al.*, 1988) , Ces gisements prouvent que l'origine du Paléolithique moyen est très ancienne, en plein coeur du Pléistocène moyen. Son émergence est sans doute à situer avant ou autour de 300 000 BP. Dans un même région, des groupes appartenant à ce que l'on nomme Paléolithique inférieur se trouveraient donc contemporains de groupes dont le comportement face à la matière première les isolent en Paléolithique moyen. Les caractéristiques des industries Paléolithique moyen de cette période montrent que ces dernières prennent toutefois leurs racines dans le Paléolithique inférieur au sens large. Leur originalité, par rapport aux Moustériens würmiens, indique aussi leur caractère transitionnel. Ces observations et la contemporanéité permet donc de penser que les habitudes de certains groupes humains se sont transformées technologiquement et typologiquement peu à peu à des moments différents et à des vitesses différentes selon les régions (raisons ?).

Il semble de plus en plus difficile de définir les groupes humains par la variabilité de leurs comportements techniques et typologiques à un même moment ou au cours du temps. La définition classique du Paléolithique inférieur s'appuie sur des critères avant tout typologiques et sur l'observation de modes de débitage sommaires sans mise en forme. La difficulté à donner une définition cohérente et générale de cet ensemble caractérise cependant les conclusions des travaux. Car en effet, le Paléolithique inférieur est beaucoup moins uniforme que l'impression qu'il peut donner au travers des séries. Pour certains auteurs, le Paléolithique inférieur est formé d'ensembles très divers comme l'Acheuléen, le Tayacien ou le Clactonien, même si ces deux complexes sont rares et que leur existence est à mettre en doute (bifaces à High Lodge; Ashton *et al.*, 1992; bifaces rares et nucléus discoïdes dans les niveaux inférieurs de la Baume Bonne; Gagnepain et Gaillard, 1996). Faut-il considérer que le Paléolithique inférieur est constitué de plusieurs traditions différentes ou bien y voir l'existence de l'influence des matières premières et des activités pour des groupes contemporains que l'on regroupe sous ce vocable très général qui marquait autrefois avant tout une attribution chronologique ?

Les critères qui sont retenus pour définir cette industrie, sont souvent typologiques (Tuffreau, *sous la dir.*, 1996). Mais en définitive, les matériaux et les activités semblent jouer un grand rôle (Peretto *et al.*, 1997 et 1998; Carbonel *et al.*, 1998; Longo *et al.*, 1997).

- L'abondance du biface en grande quantité caractérise l'Acheuléen. Retenir une fréquence

minimum de bifaces n'est pas toujours un élément défini clairement car d'autres critères entrent en jeu, comme l'aspect de l'outillage sur éclat et le débitage (Tuffreau, 1987). Le biface a sans doute une certaine signification lorsqu'il est en forte proportion.

-Le matériel retouché sur éclat est composé d'outils dont la retouche est très variable, peu uniforme, souvent irrégulière dans ses formes. Les outils ne peuvent se classer en types caractérisés. Pourtant les catégories d'outils les plus communes sont les mêmes que celles rencontrées dans des séries moustériennes (racloirs, denticulés, encoches). La panoplie de l'outillage est en place mais ces séries ont une grande diversité d'outils, diversité qui ne privilégie pas véritablement un type d'outil.

- Les outils sur galets sont nombreux. Rien de comparable toutefois avec les industries sur galet que l'on rencontre sur des terrasses et qui, pour des raisons de conservation ou culturelles, n'associent que rarement les galets avec des éclats et surtout des éclats retouchés. Selon les auteurs, ces industries sont soit à intégrer au Paléolithique inférieur, soit à considérer comme des industries archaïques antérieures techniquement au Paléolithique inférieur. Là encore, la présence d'outillage sur éclat en certaine quantité, quantité souvent non définie clairement, permet la distinction.

L'ensemble des études s'accordent à reconnaître que le débitage Levallois est absent et que sa maîtrise annonce le Paléolithique moyen. Les modes de débitage sont souvent très simples, sans mise en forme, peu prédéterminés, et la matière première ne peut être toujours tenue pour responsable de tous les gestes. Les enlèvements sont dans la plupart des cas disposés unipolaires entre eux ou bipolaires sur un ou plusieurs plans orthogonaux ou sécants entre eux (Peretto *et al.*, 1998). Sinon, un débitage multipolaire existe également, mais souvent rare sauf dans certaines industries qui semblent être des cas particuliers. Ces règles de base n'empêchent cependant pas une grande irrégularité dans le déroulement de l'exploitation qui utilise les potentiels du support. Il faut toutefois noter que des nucléus sont construits de manière à distinguer un plan de frappe de la surface de débitage, indiquant des manières de faire variées, des schémas opératoires destinés à obtenir des éclats dont certaines caractéristiques sont recherchées. La systématisation de ce type de nucléus paraît être parfois associée à des industries dont des éléments comportementaux annoncent le Paléolithique moyen (Orgnac 3).

Une attitude un peu plus standardisée face à la matière première paraît définir au mieux le Paléolithique moyen, induisant des modes de débitage variés avec des règles répétitives. Le débitage Levallois en est un d'eux, un choix parmi d'autres. Il existe du Paléolithique moyen sans pratique du mode de débitage de concept Levallois et les schémas opératoires utilisés, qui peuvent coexister, ne sont pas toujours très prédéterminés, proches parfois de certains modes de production du Paléolithique ancien. Le débitage Levallois est reconnu dans des sites qualifiés de Paléolithique inférieur datant de 350-400 000 ans, fréquent dès le stade isotopique 7 dans le nord de la France, en dehors de sites attestant d'un débitage pré-Levallois (liens biface et débitage) (Tuffreau, 1987 et 1995). Un meilleur contrôle de la production semble être toutefois la norme au Paléolithique moyen, bien que de systèmes techniques d'industries qualifiées du Paléolithique inférieur montrent un début de prédétermination.

L'aspect de l'outillage sur éclat dépend beaucoup de la matière première et des activités. Les types d'outils sont les mêmes. Le racloir serait l'outil dont le nombre augmente vraiment au Paléolithique moyen.

Seule une étude du façonnage, des retouches, de leurs morphologies peut distinguer éventuellement deux séries, en ayant bien à l'esprit que le type de matière première peut donner une fausse image de la réalité "culturelle", ainsi que des activités différentes pratiquées dans les

deux sites. Une rectification des éclats n'est pas toujours nécessaire selon la finalité fonctionnelle désirée et selon le type de débitage qui fournit des supports utilisables déjà bruts. La distinction Paléolithique inférieur/moyen est en conséquence difficile à percevoir et le résultat de notre volonté de départager des séries. Les auteurs qui ont travaillé sur des assemblages du Paléolithique moyen de l'avant dernier glaciaire reconnaissent le caractère particulier des industries, mêlant des éléments de standardisation marqués indubitables et des caractères que l'on rencontre dans des séries Paléolithique inférieur.

Il semble donc plutôt qu'il faille considérer l'idée qu'ils existent dès le Pléistocène inférieur, du moins sa fin, des groupes humains dont les comportements techniques et typologiques se transforment à des degrés variables et selon un rythme lui aussi variable au cours du temps. Cette transformation passe par ce que l'on définit comme des stades que l'on perçoit dans les sites archéologiques, véritables flash dans le temps. La transformation paraît très progressive par une maîtrise de plus en plus grande des modes de production d'éclats. Comment alors être surpris de la variété presque aussi grande que le nombre de sites que l'on rencontre entre les séries lithiques, surtout si viennent interférer des activités différentes selon les habitats et des potentiels minéraux variés.

Quant à la collecte de la matière première, elle peut être tout aussi bien locale que semi-locale ou éloignée, selon les disponibilités (Arago; Wilson, 1986; Bérigoule : environ 15 km, Combette : apport divers, Bau de l'Aubesier : local; Wilson, 1998). Certes au Paléolithique moyen, la qualité est recherchée en priorité et peut justifier un apport lorsqu'elle n'est pas trouvée sur place. Une arrivée de roches lointaines est aussi le résultat d'un mouvement des Hommes dans un territoire au grès des saisons et des besoins (Texier *et al.*, 1998).

## **B. Discussion sur la signification des assemblages lithiques d'Orgnac 3 et leur détermination**

En dehors du niveau 8 où le matériel est ininterprétable en raison de son faible effectif (17 pièces), les autres séries ont été considérées comme significatives, même si le nombre de pièces à certains niveaux est réduit (niveau 7) ou qu'il puisse y avoir des habitats de type différent. La cavité d'Orgnac 3 n'a pas été entièrement fouillée, mais le matériel est de moins en moins dense au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la zone centrale fouillée.

La première désignation comme Acheuléen supérieur des niveaux d'Orgnac 3 (Combier, 1967) s'explique par la présence de bifaces. Même en nombre limité, ils étaient considérés comme un caractère Acheuléen. Le sommet de la séquence, daté du Riss-Würm, dépourvu de biface, avait été dénommé Prémoustérien.

Depuis plusieurs années, la limite de l'existence d'industries Paléolithique moyen (stades isotopiques 6, 7 et même 8) est repoussée dans le temps par la disparition très précoce du biface, ou persistant en nombre résiduel, et la fréquence d'un outillage sur éclat dont les supports sont issus de modes opératoires plus standardisés (nord de la France, Tuffreau, 1987; grotte Vaufrey, Rigaud, 1974 et 1988; Geneste, 1985; Cotte-Saint-Brelade, Callow *et al.*, 1987; Baume Bonne; Gagnepain et Gaillard, 1996).

Alors que des industries comme Terra Amata (Fournier, 1973; Coombs, 1997), ou Cagny l'Épinette (Leopold, 1987) sont désignées comme un "Acheuléen" par un taux de bifaces élevé et/ou des outillages peu diversifiés et/ou dominés par des encoches et des denticulés, d'autres industries sont distinguées entre autre par l'existence résiduelle de bifaces. Des sites comme

Bagarre (couche 5 - Etaples), Vimy ou Gouzeaucourt sont déterminés comme Acheuléen supérieur par un taux de bifaces inférieur à 25% des outils (Tuffreau, 1987). Lorsque le taux de bifaces devient très faible et que l'outillage sur éclat est varié, les industries sont alors attribuées à des faciès de transition comme l'Epi-Acheuléen (Bapaume - Gisement des Osiers : 3,7 % de bifaces). Les bifaces sont alors considérés comme un caractère résiduel acheuléen. Lorsque ce caractère disparaît, l'industrie est considérée comme moustérienne (type Ferrassie, couche IIa et IIbase de Biache) avec différents faciès (Tuffreau, 1988).

Les caractères de l'outillage sur éclat sont cependant très proches entre ces assemblages. Ils consistent en une forte représentation des outils à retouche continue, des racloirs et des outils convergents. Si ce n'était la présence de bifaces, l'industrie des sites Epi-Acheuléen et Acheuléen supérieur serait désignée comme très proche d'un Moustérien.

Mis à part la question de la valeur de la fréquence des bifaces, qui sur de petites séries peut être sur-estimée ou sous-estimée, dépendre d'une zone d'activité et de la surface fouillée, l'outillage sur éclat est considéré comme Paléolithique moyen car varié dans ses types.

Les industries de l'Acheuléen supérieur, de l'Epi-Acheuléen et du Moustérien semblent contemporaines. La transition s'effectuerait à des rythmes différents selon les régions d'où la coexistence de plusieurs types d'assemblages au même moment. Quelque soit leur détermination, elles sont chacune sur le chemin qui mène du Paléolithique inférieur au Paléolithique moyen ou déjà tendent vers le Paléolithique moyen. Leur détermination est par conséquent très arbitraire et relative selon la prise en compte d'un caractère plutôt qu'un autre.

La détermination est parfois différente selon les auteurs parce que dépendante de la hiérarchie de caractères adoptés. Au Lazaret, l'industrie a été déterminée comme un Acheuléen supérieur (Han Chang Gyun, 1985) ou même un Prémoustérien (Darlas, 1986). Elle peut, en fait, être considérée comme de tendance Paléolithique moyen où subsiste plus ou moins de caractères "Acheuléen", et contemporaine de la phase récente du Pleistocène moyen.

Les assemblages à Orgnac 3 sont à considérer sous deux aspects (fig.158).

*- Les bifaces*

Ceux-ci totalisent en général moins de 1% de l'ensemble du matériel, au maximum 6,5 %, sinon 3 à 5 % des outils. Leur fréquence détermine deux groupes de niveaux :

- . 7 à 3 inclus - entre 3 et 5 % des outils en moyenne,
- . 2 et 1 - moins de 1 % des outils.

*- L'outillage sur éclat*

Il concerne plus de 80 % de l'ensemble des outils, 98 % au niveau 1. L'outillage sur éclat est dominé par les racloirs puis les outils convergents, qui ensembles représentent entre 60 et 75 % des outils simples. Cette situation est commune à tous les niveaux.

Quantitativement, l'outillage sur éclat est de type Paléolithique moyen dès les niveaux profonds, avec la dominance du groupe II Moustérien. Les encoches et les denticulés regroupent moins de 20 % des outils simples.

Dans cette optique, les niveaux 7 à 3 seraient de l'Epi-acheuléen par les quelques bifaces subsistant et les niveaux 2 et 1 du Moustérien. Cependant, la signification accordée aux bifaces paraît excessive. Le façonnage aboutit à des pièces bifaciales, des supports plus que de réels outils. Il ne subsisterait que quelques vrais "bifaces" par niveau, caractères que l'on pourrait considérer comme acheuléens résiduels. Autre type d'outil ou transformation dans le façonnage des pièces bifaciales, ces pièces sont originales à Orgnac 3 par rapport à d'autres sites comme Bapaume (Tuffreau, 1987) ou au Lazaret (Gyun, 1985; Darlas, 1986).

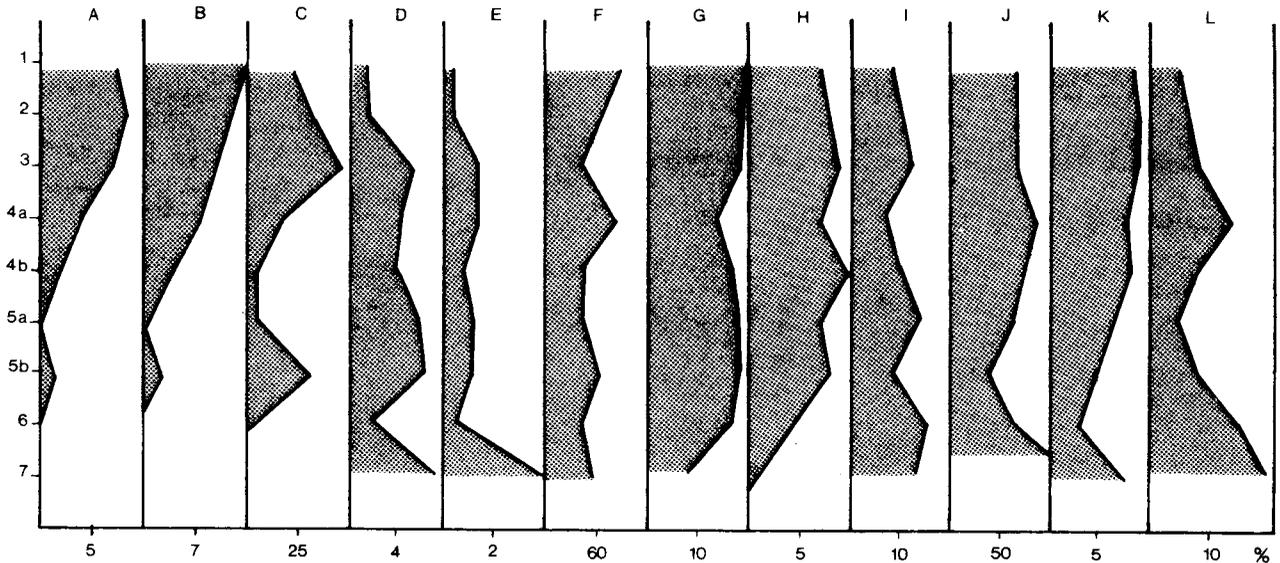


Fig. 158 : L'industrie lithique d'Orgnac 3 : diagramme synthétique des fréquences (A : éclats Levallois dans la série, B : éclats Levallois dans les produits de débitage, C : éclats Levallois retouchés, D : bifaces parmi les outils, E : bifaces dans les assemblages, F : racloirs, G : outils convergents, H : denticulés, I : encoches, J : grattoirs, burins, perçoirs, K : racloirs doubles et multiples, L : éclats ordinaires retouchés).

L'industrie s'enrichit en définitive tout au long de la séquence en racloirs et outils convergents, ces derniers se standardisant en quelques types dans les niveaux supérieurs. Les bifaces disparaîtraient très tôt de cette partie de la moyenne vallée du Rhône.

*- Les modes de débitage*

dans les niveaux 7 à 4a, ils sont variés mais obéissent à des règles dans l'approche du bloc de silex de manière à produire tous types d'éclats voulus. Dans les niveaux 3 à 1, le mode de débitage Levallois est choisi largement, un peu plus standardisé dans ses manières de faire.

Une détermination peut être proposée sur la base des observations énoncées :

- niveau 8 : aucune détermination, le nombre de pièces étant trop faible
- **niveaux 7 à 3 : Acheuléen final ou Epi-Acheuléen** avec plus de caractères Paléolithique moyen que acheuléens
  - \* niveaux 7 à 4a : faciès non Levallois
  - \* niveau 3 : faciès Levallois
- **niveaux 2 et 1 : Moustérien** avec rares pièces bifaciales et à faciès Levallois

Ces déterminations basées sur des outillages sur éclat de plus en plus standardisés sont liées à des pratiques techniques variées mais aussi plus prédéterminées dans les niveaux supérieurs en particulier (Levallois, discoïde ou autres) qui cohabitent.

La totalité des assemblages appartient au **Paléolithique moyen**. Les pièces bifaciales ne seraient que des caractères résiduels acheuléens. Sans leur présence, tout l'outillage est de type moustérien. La séquence archéologique montre en outre une affirmation de plus en plus systématique du caractère Paléolithique moyen. Orgnac 3 révèle la succession dans le temps d'industries qui ailleurs sont contemporaines. Orgnac 3 est-il un gisement où une évolution régionale propre à l'Ardèche est enregistrée, montrant le passage entre des groupes dont le rapport à la roche est de type Paléolithique inférieur à moyen, ou bien est-ce le hasard de la venue de groupes culturels différents contemporains dans un laps de temps très court.

Le site d'Orgnac 3 est une preuve supplémentaire de la présence d'industries "Paléolithique moyen" entre 350 000 et 300 000 ans, correspondant, si les dates obtenues se confirment, au stade isotopique 9, et donc aux niveaux profonds de l'Abri Vaufray et de la Cotte de St Brelade. Au même stade isotopique, dans le sud-est de la France, Orgnac 3 paraît être un cas isolé par la standardisation de son outillage, la prédétermination de certains schémas de débitage alors que les assemblages d'autres gisements présentent des comportements plus proches de ceux observés au Paléolithique inférieur dans son sens le plus large (Terra Amata, certains niveaux de l'Arago, niveaux profonds du Lazaret, Montmaurin, Aldène, Observatoire).

Tous les niveaux d'Orgnac 3 pourraient être considérés comme les "racines" d'un Moustérien de la grande famille du Charentien (de type Ferrassie). La retouche écaillée est très rare, comme les racloirs transversaux. Les denticulés sont d'égale fréquence que les outils "de type Paléolithique supérieur", qui diminue en proportion tout au long de la séquence. De la même manière, les assemblages pourraient se rapprocher, en particulier, pour les niveaux 2 et 1, d'un Moustérien typique par la très grande richesse en racloirs.

- soit Orgnac 3 préfigure bien les industries Pleistocène supérieur de la vallée du Rhône et son

ancienneté explique la difficulté à rapprocher les assemblages d'un faciès précis,

- soit la différenciation des faciès n'est plus possible dans l'état actuel des connaissances, basée sur des arguments trop aléatoires et ponctuels (outils) qui ne rendent pas effectivement compte de la réalité (activités, sites spécialisés, ...) (niveau D de la Combette; Texier *et al.*, 1998).

Le débitage Levallois est attesté et maîtrisé avant 300 000 ans et proche de 350 000 ans et son origine est à chercher dans des sites plus anciens. Ornac 3 est-il le témoin des modalités de l'acquisition d'une nouvelle méthode de taille plus efficace et plus productive, que développent certains groupes humains, mais non indispensable à des industries plus standardisées, puisque d'autres ne l'acquièrent pas. Ou bien est-ce la venue de groupes qui, bien qu'appartenant à une même tradition culturelle régionale, sont en réalité des sous-groupes culturels, distincts par des pratiques technologiques différentes ?

### **III. LES GROUPES DU PALEOLITHIQUE MOYEN EN ARDECHE ET DANS LA MOYENNE VALLEE DU RHONE DES STADES ISOTOPIQUES 9 à 3 : origine et transformation au cours du temps des comportements techniques et typologiques du Paléolithique moyen dans un espace géographique limité**

Les premières traces d'occupation dans la moyenne vallée du Rhône sont difficiles à dater. Les terrasses du Rhône ont en effet livré des découvertes isolées ou des lots d'outils sur galets mais il est souvent impossible de les positionner stratigraphiquement avec certitude. Ces bifaces et outils sur galet indiquent une présence sans doute ancienne de l'Homme dans la région mais le site d'Ornac 3 est le gisement le plus âgé bien daté et présentant des assemblages lithiques dans des couches apparemment non perturbées. Il est en conséquence, en l'état actuel des connaissances, la seule attestation que les hommes étaient bien présents dès 350 000 ans dans cette zone. Les niveaux supérieurs de la séquence appartenant sans conteste au Paléolithique moyen, l'étude des assemblages lithiques du gisement d'Ornac 3 permet de faire débiter à l'heure actuelle ce complexe culturel dès le stade isotopique 9 dans la région. Les sites relevant de ce complexe lithique étaient jusqu'à maintenant particulièrement fréquents au cours des stades 4 et 3 (dernier glaciaire) (fig.159). Les fouilles et les données de sites comme Payre (Rompon), l'abri Moula (Soyons) et l'abri des Pêcheurs apportent de nouveaux jalons dans le temps et permettent d'affirmer que des groupes humains moustériens ont occupé en permanence la région durant les stades 9 à 3, quelles que soient les conditions climatiques.

Les fouilles récentes de l'abri Moula ont atteint, au bas de la séquence, des niveaux moustériens datant vraisemblablement des stades 6 ou 5, donc se superposant au sommet de la séquence de Payre, qui serait callée entre les stades isotopiques 7 et 5 (Defleur *et al.*, 1994; Moncel, 1993; Moncel *et al.*, 1993; Desclaux et Defleur, 1997; Kalai, 1998; El Hazzazi, 1998). L'étude étant en cours, il ne sera fait qu'allusion à l'abri Moula, en particulier pour ces niveaux les plus récents. Il en est de même pour l'abri des Pêcheurs où des datations récentes donnent une occupation d'âge compris entre 118 et 39 000 BP (Masaoudi *et al.*, 1994; Kalai, 1998).

La comparaison des données des assemblages d'Ornac 3 avec les autres sites moustériens permet de reconstituer une partie de l'histoire du Paléolithique moyen et de comparer et décrire les comportements techniques et typologiques différentiels, leurs origines, les transformations des manières de faire, les liens éventuels avec les activités, les attitudes face à la matière première, dans un espace géographique limité et au cours de plus de 200 000 ans.

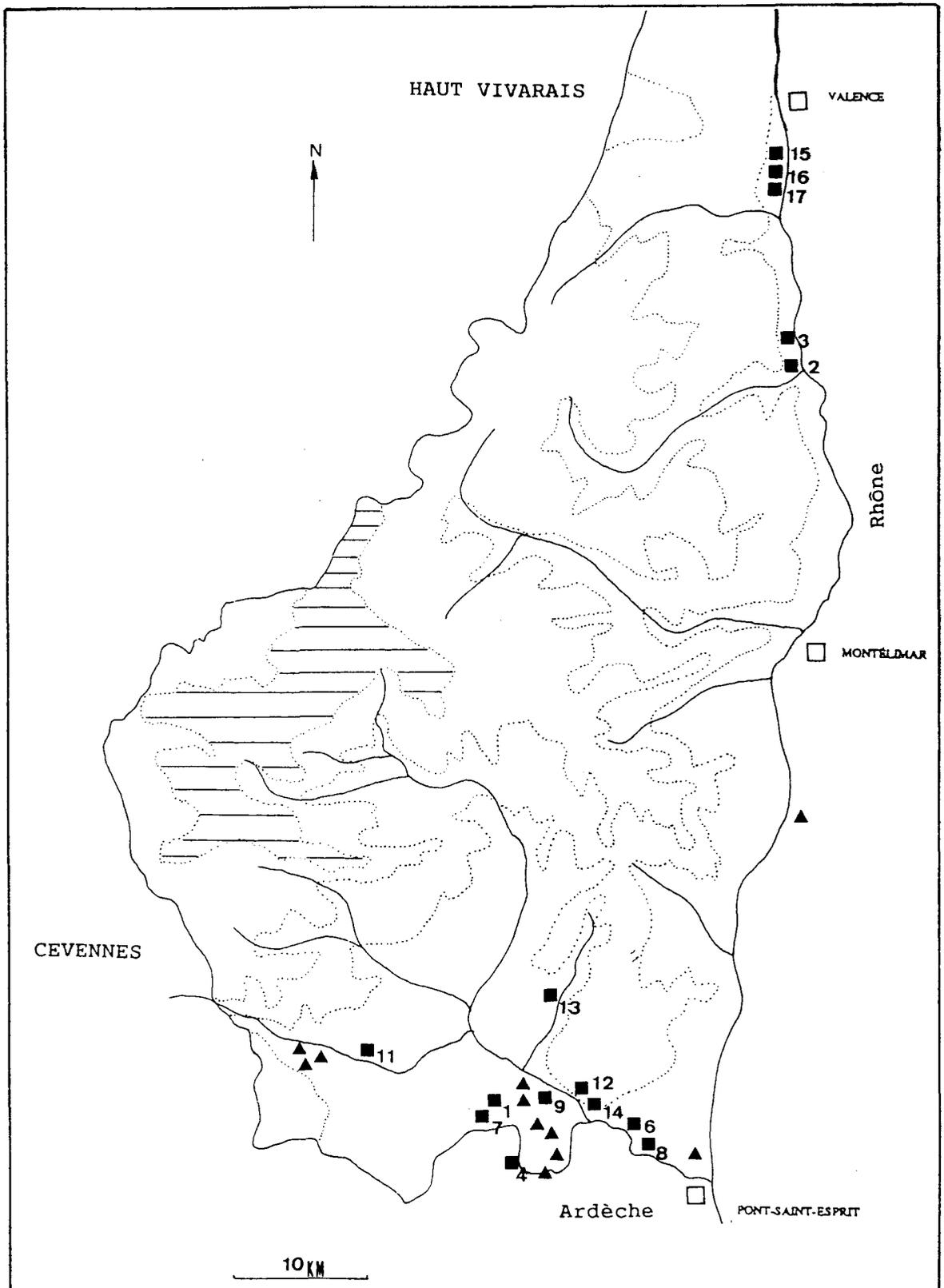


Fig. 159 : Les sites du Paléolithique moyen en Ardèche (rectangles : sites stratifiés, triangles : stations de surface, 1 : Orgnac, 2 : Payre, 3 : Balazuc ou Barasses (n°5), 4 : Baou de la Sello, 6 : Figuié, 7 : Baume Flandin, 8 : Maras, 9 : Baume d'Oullins, 10 : Baume des Ours, 11 : Abri des Pêcheurs, 12 : Saint-Marcel, 13 : Ranc de l'Arc, 14 : Ranc Pointu n°2, 15 : Grotte Néron (Soyons), 16 : Trou du Renard (Soyons), 17 : Abri Moula (Soyons)).

Cette partie de la vallée du Rhône, où se situe l'Ardèche, est constituée de plateaux surtout calcaires, empruntés par des cours d'eau ouest-est en provenance du Massif Central. Au nord-ouest s'étend l'Ardèche cristalline et métamorphique. Cette région est bordée à l'est par le couloir rhodanien, vaste et long axe de communication qui s'étend de la Bourgogne jusqu'au midi méditerranéen. Les milieux sont très variés, selon la latitude mais la majeure partie de cette région est sous climat de type méditerranéen. Le substrat calcaire permet l'existence de nombreuses cavités et dolines, comblées actuellement par des sédiments quaternaires, souvent bien conservés. Cette région est de ce fait intéressante à double titre pour l'étude du Paléolithique moyen puisqu'elle permet de travailler à la fois sur ce grand axe de circulation qu'est la moyenne vallée du Rhône et les relations qu'il entretient avec les plateaux et les vallées sur ses bords (secteur géographique limité).

Une étude régionale paraît un moyen approprié pour appréhender des comportements dans leurs variétés. Les matériaux disponibles, très variés et abondants, peuvent être localisés et quantifiés, les distances entre les sites sont limitées, l'espace topographique est connu, donc les environnements animaux et végétaux sont plus aisément comparables. Seules des études tracéologiques poussées permettent d'aller au delà d'une simple relation faune/lithique pour identifier des types de sites, des activités, des durées d'occupation et donc d'expliquer des attitudes et les particularités propres à chaque installation humaine.

## **A. Le Paléolithique moyen le plus ancien des stades isotopiques 9 à 5 : les exemples d'Orgnac 3 et de Payre**

### **1) Le site de Payre**

Payre, sur la commune de Rompon, est actuellement le second site par l'âge de la région et son occupation appartient au Paléolithique moyen. Il est daté de 250 000 à 80 000 ans, soit des stades 7 à 5 selon les méthodes U/Th et ESR (Masaoudi, 1995, Masaoudi *et al.*, 1997). C'est un ancien abri effondré, localisé au sud de Valence, à proximité de la vallée du Rhône. Le gisement est actuellement à 60 m au dessus d'une rivière qui fournit des matériaux en basalte et calcaire et quelques galets et rognons de silex. Les fouilles qui se déroulent depuis 1990, ont livré au moins quatre phases d'occupation humaine et attestent d'une occupation répétée d'une cavité puis d'une terrasse en plein air après effondrement du plafond et des parois (Moncel, 1993). Huit dents humaines et un fragment de pariétal ont été mis au jour, principalement dans la couche G, entre 1994 et 1997 (Moncel et Condémi, 1995 et 1996).

La faune des grands mammifères, composée de Cervidés, Bovidés, Equidés, Rhinocéros (*Rhinocéros de Merck*) et Ours (Ours des cavernes et brun) pour les espèces les plus fréquentes, indique un environnement tempéré, légèrement humide, que confirme la microfaune et la palynologie (Moncel *et al.*, 1993; El Hazzazi, 1998; Kalaï, 1998). Des différences quantitatives n'existent pas apparemment entre les niveaux où deux groupements d'ossements sont apparents à chaque fois : des restes osseux apportés par les Hommes et ceux apportés par les Carnivores y compris les restes de ces Carnivores qui sont venus occuper la cavité à plusieurs reprises (ours, hyènes, loups, renards, lions des cavernes, panthères). Les témoins osseux sont très fragmentés dans les niveaux D ou G, à l'inverse du niveau F, indiquant peut-être des occupations de types différents et de durée différente (grotte servant de tanière avec des passages humains plus brefs et rares).

La matière première la plus utilisée est le silex, parfois le basalte et le calcaire. Le silex est prélevé à la fois dans l'environnement immédiat du site, sous forme de rognons et de galets (lits de la Payre et du Rhône) et à 15 km au sud (Rochemaure-Meysse, silex brun chocolat de Payre). Ce silex plus lointain est arrivé en rognons pour sa qualité ou récolté sur le parcours d'un territoire vers un lieu où les Hommes savaient que peu de bons silex étaient présents. Le silex est toujours réservé au débitage. Le mode de débitage Levallois est peu pratiqué et uniquement dans les ensembles D, E et F (sur place). Il est absent au niveau G. La méthode récurrente centripète est la plus fréquente. Ce mode d'exploitation est associé à d'autres systèmes de débitage, sur nucléus centripètes, discoïdes et prismatiques. Dans le niveau le plus profond G, les nucléus discoïdes sont les seuls pièces récoltées et l'ensemble de la production indique un débitage préférentiel d'éclats épais, à dos. Les supports des nucléus sont souvent des éclats. L'outillage est essentiellement sur éclat de silex avec une fréquence très élevée de racloirs et d'outils convergents. Les outils sur galets sont plus rares et de très grandes tailles. Le biface est absent sauf deux pièces bifaciales partielles dans le niveau G.

## **2) Comparaison des assemblages lithiques d'Orgnac 3 et de Payre**

### *- La collecte de matière première*

Les assemblages lithiques des deux sites montrent une utilisation préférentielle du silex local, même si il n'est pas d'excellente qualité, associé à des matériaux plus lointains et plus divers (galets de silex du Rhône et rognons de Rochemaure) et des galets de calcaire, roches volcaniques, quartzite. Le silex provient à 90% de l'environnement immédiat du site, à 2-3 km d'Orgnac 3 (plaquettes) et de la proximité à 15 km pour Payre (rognons-galets). Les galets du Rhône sont en petite quantité et ne semblent pas avoir été destinés à un usage particulier.

Les approvisionnements les plus éloignés ne dépassent pas théoriquement 15 à 20 km (galets de silex du Rhône pour Orgnac 3 et des rognons en silex brun-chocolat de Meysse-Rochemaure pour Payre). Ces matériaux les plus lointains sont apparemment prélevés entiers à Orgnac 3, alors que le silex de plaquette arrive parfois sous forme de grands éclats. A Payre, il pourrait s'agir uniquement de galets et de rognons. Plus on s'éloigne des cavités, moins la quantité de matière première importée est apparemment grande, du moins avec certitude à Orgnac 3.

Les autres roches arrivent sous forme de galets et sont prélevés sur les plages des cours d'eau avoisinants (3 à 4 km à Orgnac et 100 m à Payre). La collecte d'une partie de la matière première s'effectue donc en priorité à proximité de l'habitat, sans doute parce que disponible en variété et en quantité, justifiant peut-être le choix du lieu de résidence par les Préhistoriques. Ces roches servent à des activités de subsistance qui se déroulent sur place et qui nécessitent une consommation d'éclats. A Orgnac 3, le silex semble avoir joué un rôle prépondérant. A Payre, les raisons du choix du site sont plus hypothétiques (biotopes variés) et la présence de silex de bonne qualité de Rochemaure indique un déplacement de populations dans un territoire vaste avec une anticipation. Le silex local de bonne qualité est moins abondant à Payre et un apport paraît nécessaire pour des activités de subsistance qu'il convient de définir en particulier pour le niveau G.

### *- L'activité de débitage*

Le débitage représente l'essentiel de l'activité qui s'est déroulée dans les deux sites. Il a eu lieu, en outre, presque intégralement dans l'habitat puisque toutes les phases de l'exploitation (nucléus, débris, éclats corticaux) ont été retrouvées. Les plaquettes sont choisies épaisses à

Orgnac et les rognons et galets, globuleux ou prismatiques à Payre. Le débitage se pratique uniquement sur le silex.

\* Plusieurs schémas opératoires coexistent dans les niveaux 7 à 4a à Orgnac et dans les niveaux F,E et D à Payre, indiquant un débitage varié fournissant des supports, plutôt fins, de tailles et formes diverses (nucléus centripètes, prismatiques et globuleux).

\* A Orgnac 3, l'utilisation d'un mode de débitage privilégié, et en particulier Levallois, concerne les trois niveaux supérieurs. Malgré sa productivité et la diversité de sa production, il est encore associé à d'autres schémas de débitage qui restent cependant très rares (nucléus centripètes, prismatiques ou globuleux). Les surfaces des quelques nucléus de concept Levallois des niveaux de Payre montrent l'emploi assez systématique de la même méthode récurrente centripète. Il n'est pour l'instant pas possible de certifier cependant que nous avons le même type de schéma opératoire que celui rencontré à Orgnac. Mais la face supérieure de certains éclats Levallois attestent que d'autres méthodes sont connues et pratiquées (unipolaire et bipolaire) sans pour autant retrouver dans l'habitat les nucléus correspondant. Des éclats de 30 à 50 mm sont également récupérés pour être débités sur la face d'éclatement.

Le niveau G, le plus ancien, utilise un système de production discoïde, unique, inconnu à Orgnac 3, produisant des éclats épais, à dos. Les nucléus abandonnés sont de morphologie très diverse et sans mise en forme visible.

La dimension des éclats, peu laminaires, est identique pour les deux sites, comprise entre 30-50 cm environ pour la plupart. Seuls les niveaux supérieurs d'Orgnac 3 comprennent un grand nombre de petits éclats.

#### *-L'outillage*

Les outils sur éclats totalisent plus de 90 % du matériel retouché et environ 20 % de la série à Orgnac 3 sauf dans le niveau 1 (6 % d'outils). En ce qui concerne Payre, les séries récoltées montrent pour le moment des proportions assez semblables. Pour les deux gisements, les outils simples sont les pièces les plus nombreuses (environ 80 %). Les racloirs, et en second lieu les outils convergents, sont très largement représentés (de 50% à 80% des outils) avec des retouches souvent réduites (retouches écailleuses ou marginales, rarement bifaciales, parfois scalariformes en G à Payre). La panoplie des outils est cependant plus grande à Orgnac 3 qu'à Payre.

La morphologie du support est utilisée au mieux pour un minimum de préparation. Les supports sont en général peu intensément transformés (Levallois ou ordinaires à Orgnac 3, ordinaires plutôt épais à Payre), sauf quelques pièces dans le niveau G de Payre.

A Payre, les données typologiques sont assez homogènes sur toute la séquence alors qu'à Orgnac, l'outillage sur éclat voit une forte standardisation de ses caractères (types répétitifs) dans les niveaux du sommet de la séquence, parallèlement à l'emploi dominant du débitage Levallois. L'outillage de Payre, très standardisé dans tous les ensembles, ressemble davantage à ce que l'on voit dans les niveaux supérieurs d'Orgnac 3. Les bifaces sont absents de Payre (deux exemplaires de grand racloir bifacial partiel sur éclat dans le niveau G). A Orgnac, ils demeurent toujours très rares (entre 0,5 et 1,5 % du matériel) et tendent à disparaître des assemblages dans les deux niveaux supérieurs tout en étant plus des outils-bifaces que de réels bifaces. Ces bifaces seraient les témoins, dans ce site, de la perdurance de caractères résiduels acheuléens, déjà disparus à Payre, gisement plus récent.

Les outils sur galet sont peu fréquents et il est à signaler que dans les deux sites, ce sont des outils lourds et de grandes tailles, dégagés unifacialement, dans des matériaux locaux prélevés

dans des cours d'eau les plus proches. Cette caractéristique s'observe dès les niveaux profonds d'Orgnac 3 et s'affirme nettement dans les occupations les plus récentes, alors qu'elle concerne tous les ensembles à Payre (Moncel, 1996).

*- Discussion sur le Paléolithique moyen de Payre et d'Orgnac*

La description de l'industrie lithique des deux gisements met en évidence des caractères originaux pour chacun d'entre eux mais également des points communs. Les activités supposées et la localisation légèrement différente des gisements ne suffisent pas à expliquer totalement ces observations. Les deux sites sont sur un plateau mais Payre est nettement au contact de plusieurs ensembles écologiques, en position de promontoire. Les éléments fauniques renseignent sur des occupations sans doute brèves pour les deux lieux et les espèces chassées sont des herbivores récupérables dans un périmètre relativement local. Mais le traitement de ces animaux a pu être très différents et donc demander un équipement particulier selon les moments d'occupation.

Les données du débitage et de l'outillage à Orgnac 3, variant du bas en haut de la séquence, sont à voir comme l'indice possible d'une transformation très progressive des composantes des industries lithiques en Ardèche au Pléistocène moyen, indépendamment de lacunes et de la venue probable de groupes distincts occuper la cavité. Si l'on attribue les niveaux profonds à une tradition culturelle proche d'un Paléolithique inférieur final (Acheuléen final) ou déjà moyen mais à caractères résiduels acheuléens (Epi-Acheuléen), la séquence offre la possibilité d'examiner des séries dont les caractères Paléolithique moyen ("Moustérien") sont de plus en plus nets au fur et à mesure que l'on avance dans le temps. Les niveaux 3 à 1 sont en effet des niveaux indubitablement de type Paléolithique moyen. La transformation se matérialiserait par un enrichissement progressif en racloirs et la disparition du biface. Seuls subsistent quelques outils-bifaces. Les modes de débitage, toujours variés, voient toutefois un choix privilégiant de plus en plus celui de concept Levallois au détriment des autres un peu plus aléatoires dans le contrôle de la production et donc un peu moins standardisés. L'industrie lithique des niveaux 3 à 1 est très standardisée dans ses types d'outils et le débitage s'effectue dans la plupart des cas sur une surface de concept Levallois. L'utilisation préférentielle de cette dernière expliquerait peut-être la faiblesse de l'étendue des retouches et peut-être l'uniformité des outils.

A Payre, gisement plus récent, l'industrie serait déjà nettement Paléolithique moyen. Les ensembles supérieurs ressemblent par de nombreux traits aux niveaux 2 et 1 d'Orgnac, et en particulier aux outils sur éclat. Les méthodes de production des niveaux supérieurs, variés, contrastent avec le choix privilégié de la méthode discoïde dans le niveau le plus ancien. Les systèmes de débitage utilisés dans les niveaux du sommet de la séquence font parfois penser à ceux des niveaux moyens, 4b et 4a, d'Orgnac, par leur variété et leurs règles. Il est difficile d'attribuer ces caractéristiques à des activités de subsistance différentes dans les deux sites, ou à la matière première qui n'influence d'ailleurs pas vraiment les schémas opératoires dans les deux gisements. La seule hypothèse à l'heure actuelle, semble-t-il, est celle de comportements techniques prouvant la diversité des groupes du Paléolithique moyen ancien au Pléistocène moyen, diversité des "traditions", utilisant des schémas de débitage variés ou unique lors d'une même occupation. Le Paléolithique moyen tire ses racines des groupes du Paléolithique inférieur et de la diversité de leurs comportements techniques. Le fait qu'aucun autre site acheuléen stratifié ne soit connu dans la région, mis à part les niveaux profonds de la séquence d'Orgnac 3, qui sont, selon certains critères, peut-être un Acheuléen final, ne peut donner une idée des pratiques et des modes de débitage utilisés par ces groupes dans ce secteur.

Il est clair que le biface disparaîtrait très tôt de cette partie de la vallée du Rhône. Le Moustérien de Tradition Acheuléenne est en effet absent de cette zone, que l'on considère un lien possible des bifaces avec l'Acheuléen ou une conception très différente sans rapport avec une quelconque influence acheuléenne. La pratique du débitage Levallois serait très précoce, déjà de type récurrent centripète. Les méthodes des niveaux profonds d'Orgnac 3, même si elles ne sont pas totalement prédéterminées, obéissent déjà à des règles et sont sans doute adaptées à ce qui est recherché dans l'outillage. D'où des schémas opératoires complexes et diversifiés pour assurer la variabilité de la production (éclats dont la forme ne nécessite que peu de retouches). La manière d'obtenir des supports est plus diversifiée dans les niveaux profonds d'Orgnac et les niveaux supérieurs de Payre. Les niveaux supérieurs d'Orgnac 3 et le niveau profond G de Payre montrent plutôt une uniformisation dans les choix techniques au profit du mode de débitage Levallois (recherche d'éclats fins) ou discoïde (recherche d'éclats à dos mais aussi plus fins) sans pour autant négliger d'autres apports qui demeurent cependant très secondaires (éclats de biface, de galets de silex...). La production des méthodes Levallois et discoïdes semble être, selon les règles, assez proche, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer (Lenoir et Turq, 1995; Moncel, 1997; Peresani, 1998).

Il semblerait que dans les séries les plus anciennes (stade 9 d'Orgnac 3), l'origine des supports soit diversifiée, peut-être parce que les groupes humains sont potentiellement plus riches en manières de faire ou ont besoin de ces modes de production pour assurer leur subsistance. Au cours du temps, ne subsisteraient que les méthodes les plus efficaces fonctionnellement, par une maîtrise plus grande de quelques conceptions de débitage. Certains groupes adopteraient comme possibilité parmi d'autres, le mode de débitage Levallois, d'autres le mode de débitage discoïde ou d'autres schémas de débitage. Certains autres groupes conserveraient une certaine diversité des pratiques de débitage selon les objectifs souhaités (activités, roches, types de sites, lieux ...).

La détermination d'un faciès Paléolithique moyen pour ces deux sites s'est basée sur la production dominante d'éclats, supports destinés à l'utilisation, à la consommation. Le mode de production repose en effet sur l'emploi de plusieurs systèmes de débitage où l'on peut décrire des étapes pré-établies, dont les plus employés sont plus ou moins prédéterminées. Les pièces façonnées sont rares (bifaces, galets aménagés), voire absentes. L'outillage est façonné sur des produits de débitage, Levallois préférentiellement quand ils existent, ou à dos lorsque le débitage est orienté vers cette production. La panoplie des outils, tout en étant variée, montre une grande richesse en racloirs et en outils convergents et une grande uniformité dans la façon d'aménager.

Il est indubitable que les caractères des deux industries examinées les rapprochent de ceux du Moustérien Charentien würmien ancien, type Ferrassie par certains aspects (épaisseur des éclats n'étant dû pas seulement à l'usage massif du mode de débitage Levallois, retouche peu transformante, racloirs sur des supports Levallois) et s'en éloignent par d'autres (peu ou pas de retouches écailleuses ou Quina, sauf dans le niveau G de Payre, de retouches bifaciales, faiblesse des taux de retouche). Mais que signifie vraiment une telle détermination.

La recherche de produits de débitage minces et de petite taille est systématique à Orgnac 3, petits et plus épais à Payre. Ce comportement est visible dès les niveaux profonds à Orgnac et ne cesse de se confirmer au cours du temps. La finesse des éclats dans les séries d'Orgnac 3 n'est pas faite pour une retouche écailleuse ou scalariforme, d'où son absence. Les éclats plus épais de Payre en portent plus mais surtout dans le niveau de base.

Ces séries s'identifient aussi par certains aspects à un Moustérien typique riche en racloirs. Il est de ce fait difficile d'affirmer avec certitude être en présence des ancêtres des Moustériens

charentiens type Ferrassie, très souvent décrits comme les Moustériens de cette partie de la vallée du Rhône au dernier glaciaire. Les données lithiques et fauniques ne renseignent pour le moment que sur des occupations peu spécialisées. Les données de subsistance, trop insuffisantes, tiennent une place prépondérante dans la comparaison entre les sites et parfois conduisent à reconnaître l'incongruité d'une telle comparaison sans plus de données précises.

Est-on en face d'un faciès régional rhodanien qui s'annonce bien avant le dernier glaciaire, préfigurant les formes variées que prendra par la suite le Moustérien du Würm ancien dont les modes de production sont maîtrisés avant le stade isotopique 5 ?

### **3) Le Paléolithique moyen ancien en Ardèche (stades 9 à 5)**

L'origine du Paléolithique moyen paraît donc ancienne en Ardèche (entre les stades 5 à 9). Les sites stratifiés attribuables à ce complexe, avec un matériel en place abondant, montrent que les groupes humains venus occuper les cavités (Orgnac 3, Payre, Abri Moula, Abri des Pêcheurs) ont des habitudes typologiques qui paraissent assez proches les unes des autres. La grande richesse en racloirs et en outils convergents marquent les assemblages. La retouche Quina paraît absente de ces séries anciennes, expliquant peut-être la rareté des sites Quina connus à l'heure actuelle dans la région. Les habitudes techniques sont par contre plus diversifiées. La pratique certaine à Orgnac 3 et à Payre, avec des fréquences variées, de la méthode récurrente centripète Levallois montre qu'elle est connue et largement employée en Ardèche antérieurement à l'avant dernier glaciaire, contrairement à ce qui est observé dans le sud-ouest ou dans le nord de la France où l'usage de cette méthode se développe surtout pendant le dernier glaciaire (Geneste, 1985; Tuffreau, 1995). Le débitage type discoïde existe dès le stade isotopique 6 à Payre, fait observé aussi dans d'autres zones géographiques en Europe. D'autres modes de débitage sont par ailleurs présents.

### **B. Le Paléolithique moyen récent des stades isotopiques 4 et 3**

Les sites de cet âge sont assez nombreux, en particulier le long des gorges de l'Ardèche. Ils présentent de grandes affinités, en particulier pour les comportements techniques, avec les quelques gisements des périodes antérieures et semblent donc être les descendants directs de groupes humains plus anciens. Il y a manifestement de liens de parenté très nets entre les systèmes techniques qui apparaissent dès 300 000 ans et ceux du dernier glaciaire. Ce lien peut s'expliquer par des conditions environnementales identiques induisant des solutions techniques communes. Mais il est peu probable. Le seuil chronologique, auparavant posé entre le dernier glaciaire et les périodes antérieures paraît n'avoir plus aucune signification, du moins pour la région. Les quelques restes humains récoltés (Payre, Moula) montrent par ailleurs la grande communauté biologique qui régnait dans la région, Pré-Néandertaliens et Néandertaliens (Moncel et Condémi, 1996 et 1997; Defleur *et al.*, 1994).

Le nombre élevé de gisements connus dans les phases récentes permet de déceler des tendances techniques et typologiques et donc de procéder à des regroupements qui sont cependant actuellement ininterprétables : traditions techniques, marques d'activités spécialisées bien que peu de sites à l'heure actuelle dans la région ne témoignent avec certitude d'une activité orientée vers la chasse certaine d'une seule espèce, influences de la matière première bien que celle-ci soit très abondante sous diverses formes et plus particulièrement le silex.

Même si la terminologie semble de plus en plus sans réelle signification, l'idée d'un faciès oriental des Moustériens charentiens, proposée depuis de nombreuses années, pourrait être confirmé au travers de quelques éléments (Moncel, 1996; Geneste *et al.*, 1997). Les modes de débitage des Moustériens de type Quina du sud-ouest de la France sont différents des quelques sites Quina de ce secteur (Le Figuiet, Combier, 1967; Moncel, 1996; Ioton et Brugas; Meignen, *in* Geneste *et al.*, 1997), plus diversifiés techniquement avec l'emploi conjoint de méthodes Levallois, discoïdes et "en volume". Les Moustériens de type Ferrassie paraissent très proches, quant à eux, des Moustériens typiques sur les critères typologiques et seraient globalement les groupes humains les plus fréquents dans cette partie de la vallée du Rhône. La diversité des comportements techniques caractérisent cependant les assemblages lithiques et même si les racloirs sont les outils dominants, faire de ces Moustériens un ensemble unique paraît peu réaliste. La chaîne opératoire de débitage est organisée en général autour d'un seul mode de production, Levallois ou discoïde. Parfois, plusieurs modes de production peuvent coexister avec des objectifs apparemment très différents, comme dans le Moustérien Quina du Figuiet (Moncel, 1996). Le taux de retouche reste en général assez faible. L'abondance de la matière première ne peut expliquer l'envahissement souvent réduit des retouches sur une grande partie des pièces, qui pourrait être un caractère propre à la région. Par contre, la forme et la taille des roches (rognons et galets peu volumineux) pourraient justifier l'adoption ou l'absence de certains modes de production spécifique comme le débitage laminaire.

### 1) Les sites à débitage Levallois dominant

Le mode de débitage Levallois est très fréquent dans les assemblages moustériens et jusqu'à ces dernières années semblaient être le seul identifié. Il caractérise donc bien un aspect du comportement technique des Moustériens récents ardéchois, dans la droite ligne de ce qui a été observé à Ornac 3. La pratique du débitage Levallois est très ancienne et elle perdurerait durant tout le Paléolithique moyen de la région mais les assemblages illustrent des attitudes plus spécifiques à ces périodes. La méthode uni-bipolaire est la plus fréquente face à des productions variées : petits produits (Ranc de l'Arc, Baume d'Oullins), pointes ou lames (Soyons, Maras). Les éclats sont cependant les supports les plus recherchés.

La petite collection d'un niveau moustérien récent du ranc Pointu n°2 permet de constater la pratique commune de méthodes Levallois récurrentes unipolaires et parfois centripètes pour produire des éclats (Moncel, 1996). Les racloirs sont les outils les plus fréquents. Le seul niveau moustérien de la Baume d'Oullins, assez pauvre, a livré une série de petite taille, produit par un débitage Levallois de nouveau récurrent unipolaire (Moncel, 1996). L'âge du site en fait un Moustérien récent (couche R : 31 750  $\pm$  583 BP par acides aminés), montrant la diversité métrique des productions des groupes humains dans les phases tardives de cette culture. Mais la très petite dimension de la zone fouillée (1 m<sup>2</sup>) ne permet pas de discuter réellement sur l'existence d'industries microlithiques dans la région et la faune ne donne pas d'indications sur une activité spécialisée. Le Ranc de l'Arc, site plus ancien, indique que des productions de petite taille existaient tout de même ponctuellement au cours des stades isotopiques 4 et 3 (Defleur *et al.*, 1990).

Fouillé par J. Combier et R. Gilles, l'abri du Maras est un site Paléolithique moyen récent du Würm ancien, peut-être tardif (datations en cours; Moncel *et al.*, 1994), avec un débitage Levallois produisant des éclats laminaires dans les niveaux supérieurs (Combier, 1967). Le mode de débitage Levallois des niveaux du sommet de la séquence présente des particularités

tout à fait originale pour cette région en raison de la production de lames. Les trois niveaux supérieurs ont été dénommés Moustérien de faciès laminaire. L'étude récente a montré en réalité la faible fréquence de vraies lames, 5 à 11% (Moncel, 1996). Leur production s'inscrit dans un schéma global de type Levallois selon une disposition unipolaire et bipolaire souvent convergente qui favorise l'extraction de produits allongés et triangulaires. Cette méthode est du reste très fréquente dans la région pour ces périodes. Parallèlement, des lames sont extraites directement sur quelques galets sans mise en forme et de très nombreux éclats Levallois sont obtenus, sur d'autres nucléus ou sur les mêmes nucléus mais à des phases distinctes du débitage. Un débitage laminaire de "type Paléolithique supérieur" ne paraît donc pas pratiqué au Maras comme cela se voit dans certains sites de l'Europe septentrionale. Aucun élément dans l'étude de la faune, par ailleurs très pauvre, ne permet d'expliquer ce choix de produire à la fois des lames et des éclats : raisons fonctionnelles ou culturelles (lames plus fréquentes chez certains Moustériens tardifs méridionaux). Les Rennes sont effectivement plus abondants comme dans un des niveaux à lames de l'abri Moula mais de là à les relier à une activité de boucherie comme à Riencourt-lès-Bapaume n'est pas possible pour le moment (Tuffreau *et al.*, 1993). Les lames sont souvent laissées brutes. Les raclours sont dominants et les outils de type Paléolithique supérieur ne sont pas particulièrement nombreux. La production de lames au Paléolithique moyen peut donc prendre des aspects variés, opposant, semble-t-il, le sud et le nord de l'Europe. La forme sous laquelle se présente la matière première entre ces deux zones géographiques pourrait expliquer ce choix. Les régions septentrionales offrent souvent du silex sous forme de rognons globuleux de grande taille alors que les régions plus méridionales permettent de ramasser le silex ou d'autres roches sous forme de galets de rivière ou de rognons de petite taille. Il paraît donc plus difficile, pour des raisons techniques, de mettre en forme un volume pour dégager des lames sur de petits blocs. La méthode Levallois serait la plus appropriée.

La méthode de débitage Levallois récurrente unipolaire est donc fréquemment employée dans la région. Elle conduit logiquement à une production plutôt allongée, mais seul au Maras, et peut-être à l'abri Néron (autour de 43 000 BP) et à l'abri Moula (autour de 33 000 BP) (Defleur, 1988), de véritables lames sont extraites. Cependant dans certains niveaux des grottes de Soyons, le débitage Levallois paraît plutôt rare et d'autres moyens d'obtenir des lames seraient possibles, que l'étude en cours permettra d'éclaircir. Les niveaux supérieurs de l'abri du Maras seraient un cas particulier au sein d'une tendance technique générale orientée vers la pratique du débitage Levallois d'un grand nombre de groupes Paléolithique moyen récent.

## **2) Les sites à débitage discoïde**

Reconnu dès le stade isotopique 6 dans le niveau le plus profond de Payre, l'emploi du mode de débitage de type discoïde perdure ou se retrouve au cours des phases plus récentes. Sa reconnaissance montre une forme de filiation entre les pratiques techniques des Paléolithique moyen anciens et des récents, même si une certaine diversité apparaît dans les manières de faire. L'exemple le plus clair est livré par la grotte de Saint-Marcel dont une vingtaine de niveaux moustériens ont été mis au jour. Un des niveaux les plus récents a été daté de 29 330  $\pm$  650 BP par C14. La chaîne opératoire, commune à tous les niveaux, est uniquement discoïde (Moncel, 1997), fait unique à l'heure actuelle dans la région, permettant de constater de nouveau la diversité des comportements techniques et de discuter de leurs significations (activités, matières premières, choix culturels ...). Ces nucléus ont permis d'extraire des éclats de tous types, fins ou épais, au même titre que les méthodes levallois. Rien ne permet d'attribuer ce choix technique à une activité (nombreuses espèces forestières) même si la boucherie est encore souvent supposée

(Beauvais; Lochet *et al.*, 1994). Tous les types d'éclats tranchants sont utilisables pour cette pratique (zones actives souvent plus importantes que le type de support, même si un choix parmi un panel de pratiques est certainement possible selon le contexte).

### 3) Les sites à autres modes de production

Un des deux niveaux moustériens de la grotte du Figuier est considéré comme un Moustérien de type Quina, fait rare dans la région. Le second niveau serait un Moustérien tardif du Würm II (Comber, 1967), bien que jamais daté radiométriquement. Un premier échantillonnage (Moncel, 1996) permet déjà de constater des modalités de débitage différentes des autres séries et l'emploi restreint de la retouche scalariforme. Le débitage s'effectue sur des surfaces orthogonales, mais aussi Levallois et peut-être discoïde. Les produits recherchés sont épais, souvent à dos, mais également minces. Il semble manifestement que la transformation des pièces par la retouche n'est pas été jugée nécessaire, comme c'est le cas dans la majeure partie des Moustériens de type Quina du sud-ouest de la France (Bourguignon, 1997). Mais de là à y voir un faciès oriental comme par le passé paraît peut-être exagéré car fondé sur peu de résultats.

Les fouilles récentes de la grotte de Néron (âge de 43 000 ± 1100 BP pour la couche III) permettraient de reconnaître un autre site du Moustérien de type Quina en Ardèche (lames, éclats Levallois rares, supports larges) (Defleur *et al.*, 1994). Il en serait de même à la grotte Mandrin dans la Drôme (Giraud *et al.*, 1998).

### C. Le Paléolithique moyen en Ardèche et dans la moyenne vallée du Rhône

L'exploitation des données recueillies dans plus d'une dizaine de sites permet de proposer d'ors et déjà des caractéristiques générales sur les comportements technique et typologique des groupes moustériens de la région, leurs originalités, une certaine variabilité des habitudes techniques et typologiques dans l'espace et au cours du temps au sein d'une communauté qui n'est pas totalement hétérogène. Le Paléolithique moyen existe dès 300 000 ans dans ce secteur géographique et les manières de faire observées dès le stade isotopique 9 pour la production de supports perdurent jusqu'au stade isotopique 3 (débitage Levallois et débitage discoïde par exemple). Les séries moustériennes du Würm ancien (stades isotopiques 4 et 3) emploient cependant en priorité le schéma opératoire de type Levallois, plutôt récurrent unipolaire, (Ranc Pointu, Oullins, Maras, Baume Flandin, abri des Pêcheurs). Certains assemblages indiquent une microlithisation (Baume d'Oullins, environ 31 000 BP; Ranc de l'Arc, environ 40 000 BP; abri des Pêcheurs dont l'âge est incertain) ou une production de lames (Maras, Moula), dont les raisons sont inconnues (petits blocs pour la microlithisation ou choix, activité pour les lames ou tardition ?). Un débitage laminaire semble se développer ponctuellement, lors de phases récentes, dans la région, si les datations en cours confirment l'âge tardif de ces assemblages (Maras, certains niveaux des grottes de Soyons : Néron et Moula ...), dans un contexte Levallois ou autre, phénomène que l'on retrouve dans d'autres gisements du sud-est de la France et italiens. Ce débitage laminaire diffère nettement de celui rencontré dans d'autres régions comme dans le nord de la France (nucléus prismatiques semi-tournant laminaires associés à des nucléus Levallois à éclats; Revillion, 1995). La morphologie du silex en gros rognons dans le nord de l'Europe, permettant de dégager et de mettre en forme le nucléus, explique peut-être ce type de production laminaire alors que dans l'Europe méridionale, le silex se récolte plutôt sous la forme de galets et rognons de taille moyenne ou petite.

D'autres choisissent uniquement de pratiquer des méthodes de débitage discoïde (Saint-Marcel,

grottes de Soyons) (Moncel, 1996; Defleur *et al.*, 1994; Masaoudi *et al.*, 1994; Moncel, 1997). Des niveaux de la grotte de Néron et de l'abri Moula indiquent qu'une production de petits supports, éclats et lames, selon d'autres systèmes techniques, définit certains Moustériens (débitage Levallois rare avec quelques pointes). De même Le Figuier et Soyons montrent des éléments d'un faciès "Quina" à éclats à rares retouches scalariformes obtenus par plusieurs schémas opératoires. Certains assemblages indiquent bien qu'une diversité des systèmes techniques est employée mais ces séries restent encore rares actuellement (par exemple le Moustérien de type Quina).

Il semble qu'une certaine uniformisation des manières de faire caractérise cependant les occupations du Paléolithique moyen récent par rapport à la phase ancienne, au profit des méthodes de débitage Levallois, impression d'homogénéité peut-être accentuée par la plus grande quantité d'assemblages disponibles dans les phases récentes. Des méthodes de débitage différentes conduisent à des produits pourtant en général assez semblables. A l'inverse, des méthodes identiques aboutissent parfois à une production de supports différents, comme des pointes ou des lames.

Les derniers Moustériens auraient vécu dans la région vers 30 000 BP si l'on se réfère aux quelques datations connues : niveau e de Saint-Marcel 29 330 +/- 650 (Evin *et al.*, 1985) et niveau R de la Baume d'Oullins 31 750 +/- 583 BP (*in* Debard *et al.*, 1988), perdurant peut-être plus longtemps que d'autres secteurs, à l'écart du couloir rhodanien.

Deux faciès sont communément retenus dans le sud-est de la France, le Moustérien typique et le Moustérien charentien. Le Moustérien de Tradition Acheuléenne est pour l'instant absent. Les études récentes montrent combien cette détermination est insatisfaisante et restrictive.

- Orgnac 3 : coexistence dans les niveaux profonds de plusieurs schémas de débitage; niveaux supérieurs, débitage Levallois récurrent centripète dominant
- Payre : coexistence de plusieurs systèmes de débitage, récurrent centripète Levallois, de type centripète, de type prismatique, globuleux ou débitage discoïde unique
- Ranc Pointu n°2 : nucléus Levallois récurrents unipolaires et centripètes
- Abri du Maras : éclats laminaires Levallois et éclats Levallois dans les trois niveaux supérieurs issus d'un débitage récurrent unipolaire convergent avec préparation bipolaire ou unipolaire
- Oullins et Ranc de l'Arc : débitage Levallois récurrent unipolaire et centripète, petite dimension des produits
- Abri des Pêcheurs : débitage Levallois, microlithisation?
- Abri Néron : débitage Levallois rare, produits laminaires, supports larges
- Abri Moula : débitage Levallois, discoïde, unipolaire, pointes et lames dans certains niveaux (éléments d'une retouche scalariforme)
- Le Figuier : nucléus discoïdes, Levallois et "en volume", Quina avec une retouche scalariforme rare

La méthode Levallois récurrente centripète semble être la plus fréquente dans les séries les plus anciennes (Orgnac 3). Pour les périodes récentes, la méthode Levallois récurrente unipolaire devient la pratique la plus commune, sans exclure toutefois d'autres méthodes. Des nucléus discoïdes centripètes, de type prismatique ou globuleux montrent en effet la coexistence d'autres modes de production dans un même assemblage, secondaires parfois, indépendantes de considérations chronologiques.

La matière première utilisée est avant tout le silex, prélevé surtout autour des sites (plaquettes, galets, rognons), même si quelques cas de collecte lointaine sont à signaler (Soyons, Payre, Saint-Marcel ?). Elle est abondante, semble-t-il, partout et à tout moment. Une économie de la matière première pour des raisons naturelles ne peut se justifier pour la région, en l'état des connaissances actuelles. Les changements climatiques ne paraissent pas avoir eu de conséquences sur l'approvisionnement en matériaux (aucune de trace de réaffutage). De même, les matières premières n'influencent pas le comportement technique (à l'inverse d'autres régions; Jaubert et Farizy, 1995; Yamada, 1997). Un apport de pièces débitées est encore difficilement démontrable (Moula ?), permettant de discuter sur les dimensions des territoires et leur gestion.

Si l'on considère que le cas d'Orgnac 3 est significatif, les bifaces disparaissent à partir de 300 000 ans de la région et ne subsistent que ponctuellement dans les occupations plus tardives (Payre, Ranc Pointu) (Moncel, 1995 et 1996). Les racloirs sont en général toujours les outils les plus fréquents. D'autres catégories, dont la proportion varie selon les assemblages, attestent que la panoplie de l'outillage était tout de même quelque peu variée (grattoirs, burins, denticulés, coches ...). Le Moustérien à denticulés est, semble-t-il, absent. A cela s'ajoute des outils lourds, galets dont la roche est sélectionnée soigneusement.

Les caractères typologiques rapprochent en général presque tous les sites moustériens récents des assemblages des niveaux supérieurs d'Orgnac, datant d'environ 280 000 ans, même si les schémas de débitage conduisent à des supports diversifiés. Les retouches sont, hormis pour l'abri Moula et le Figuier, écailleuses ou marginales, peu transformantes, très rarement scalariformes. Aucune trace de réavivage n'est réellement observable.

Des éléments d'informations sur des sites "spécialisés" dans la chasse d'une espèce n'existent actuellement que pour la grotte de Néron et l'abri Moula où le Renne est dominant, associé à un fort pourcentage de lames ou de produits laminaires. Au Maras, les restes osseux, trop pauvres, ne permettent pas de conclure avec certitude. Il est vrai que les Rennes sont eux-aussi abondants, mais associés à du Cheval. Hormi ces quelques cas, rien ne permet d'expliquer, parmi les activités ou les roches collectées, les divers comportements techniques observés et les types de productions.

Si des habitats spécialisés existent parmi ces niveaux d'occupation, ils n'ont pas nécessité un outillage particulier. Mais un lien entre le traitement des carcasses de Rennes et des produits allongés n'est pas prouvé (produits épais et à dos à Beauvais pour la même action supposée; Loch et al., 1994). Ces sites sont en plein contexte pléni-glaciaire où les Rennes étaient des animaux fréquents, comme du reste le Cheval, dans des paysages découverts, donc chassés avec plus de chance. Remarquons que cette association hypothétique entre un paysage steppique et une production laminaire ne se généralise pas à tous les sites de la même époque et que les sites à Rennes et lames ne sont pas exactement du même âge. De même, les espèces chassées dans les différents niveaux d'Orgnac 3 permettent de proposer une variation des conditions climatiques au cours du temps, qui va en se refroidissant au sommet de la séquence où de nombreux restes de chevaux composent les assemblages osseux. Faut-il pour autant conclure à une chasse spécialisée ou simplement à une chasse des animaux les plus abondants, vivant dans un contexte particulier et qui leur est adapté.

Une comparaison avec les régions voisines (Vaucluse, Drôme et Gard) permet de mettre en relief certains traits originaux et communs à la moyenne vallée du Rhône et à l'Ardèche, zone méridionale, peu touchée apparemment par de profondes fluctuations climatiques, même si elles ont indubitablement existé (Debard, 1988). La grotte Mandrin dans la Drôme indique la pratique de méthodes Levallois et discoïde dans une même occupation, donnant des éclats, des lames et des pointes. A Ioton et Brugas, dans le Gard, dans un contexte forestier, le débitage est discoïde (Meignen, 1976, 1981). Dans le Vaucluse, des sites comme Bérigoule, le Bau de l'Aubesier, la Baume des Peyrards permettent de décrire des chasses orientées vers la récupération de grands herbivores occupant des espaces divers, au cours des stades isotopiques 6 à 3. Les modes de débitage sont Levallois (centripète, unipolaire), parfois à fort taux de lames (Bau de l'Aubesier). Dans le niveau D de la Combette, les hommes ont apporté des produits finis provenant de modes de production très divers sur des roches issues d'un territoire vaste en vu du traitement des peaux (Buisson-Cattil *et al.*, 1994; Fernandez *et al.*, 1998; Texier *et al.*, 1998). L'absence pour le moment sur la rive droite du Rhône (Ardèche) de sites spécialisés incontestables (sauf quelques indices à l'abri Moula et à la grotte Néron avec une certaine abondance de Rennes) s'explique peut-être aussi par une situation géographique particulière, abritée, dans une zone riche en gibiers et en matières premières, ne nécessitant pas une exploitation de l'espace avec des déplacements fréquents et saisonniers, à l'inverse de régions comme les Causses (sites spécialisés : Rescoundudou, Coudoulous, de chasse aux grands herbivores avec un débitage discoïde et parfois associé à du Levallois; Canalettes avec un débitage Levallois et apparemment une moins grande spécialisation), la bordure des Pyrénées (Montmaurin, Mauran), le Massif Central ou les grandes plaines du nord de l'Europe (Meignen *et al.*, 1994; Jaubert et Farizy, 1995). Mais cette hypothèse dépend de l'état des connaissances actuelles.

Toutes les régions françaises montrent bien que les matériaux et les activités n'expliquent pas tout et en particulier la pratique de telle ou telle méthode de débitage mais plutôt un choix au sein d'un panel technique ou de traditions, en fonction des conditions et des besoins du moment. Des situations comme celles de la couche D de la Combette ne sont pas encore déterminées en Ardèche souvent faute d'études tracéologiques réalisables (pièces souvent altérées). Le niveau G de Payre voit tout de même l'association d'un débitage discoïde à une chasse de Bovinés et d'Equidés. Débitage très différent de celui du Bau de l'Aubesier où une chasse à de grands herbivores est également constatée (Fernandez *et al.*, 1998). Le débitage Levallois des niveaux supérieurs d'Orgnac 3 est aux côtés de restes abondants de Chevaux. Mais le contexte est froid et peut-être ces animaux étaient accessibles facilement sur le plateau.

Les études des collectes de roches dans le Vaucluse, assez riche pourtant en matières premières, montrent que des gestions diverses sont enregistrées, souvent dans un périmètre de 15-20 km (Wilson, 1998). On retrouve cette situation en Ardèche dans plusieurs cas, même si le silex, abondant, est prélevé dans un périmètre restreint. Le site de la Combette prouve que dans un territoire restreint, des équipements sont déplacés en fonction des besoins futurs. La forte altération des silex dans un grand nombre de sites ardéchois ne permet pas pour le moment d'aller vers de telles observations, juste la constatation d'une exploitation maximale des moyens locaux.

Les habitats ardéchois connus à l'heure actuelle sont situés soit au bord de la vallée du Rhône, soit localisés sur les plateaux ou en bordure des cours d'eau affluents (traditions des lieux selon les saisons, état actuel des connaissances). Une distinction entre les gisements pour des raisons

topographiques et d'espace est à envisager même avec ces données partielles et pourraient expliquer certaines variations dans les espèces présentes et pourquoi pas certains choix techniques. Selon les conditions climatiques, le cortège d'espèces disponibles dans la grande plaine du Rhône pouvait ne pas être tout à fait semblable à celui des plateaux ou des vallées adjacentes. Orgnac 3 et Payre sont chacun dans ces deux cas de figure, l'un sur un plateau, l'autre au bord de la vallée du Rhône et dans des conditions climatiques identiques. Les espèces chassées paraissent être cependant les mêmes dans les deux gisements. Par contre, les comportements techniques et le type de production sont différents. Les sites moustériens récents, dans des environnements plutôt plus rigoureux (stades 4 et 3, en pleine période glaciaire), sont localisés en bordure des cours d'eau, sur les plateaux ou le long de la vallée du Rhône. Les sites éloignés de la vallée du Rhône livrent des assemblages osseux plus diversifiés, composés de Cervidés, de Chevaux et autres herbivores (gibiers de plateaux ?). Le site de Soyons, en bordure du Rhône, présente des occupations plutôt spécialisées avec une chasse plus sélective de Rennes (absents à l'est du Rhône alors que ce sont des animaux traversant sans problème des cours d'eau violents). Mais il est le seul gisement de cette époque et compris dans une période allant de 49-43 000 BP à 33 000 BP.

Peut-on dire que les faunes disponibles n'étaient pas tout à fait identiques selon les secteurs pour des raisons de biotopes, que certaines installations étaient volontairement spécialisées ou que le lieu orientait la chasse, que les groupes humains se déplaçaient selon les moments ou les besoins ? Les gisements sont si éloignés dans le temps et si peu datés (une ou deux couches dans certains gisements) qu'il est difficile de répondre à ces questions.